

L. D'ASCO
(Lyon)
E. DESCLAUZAS
(Paris)
RÉDACTEURS EN CHEF

ABONNEMENTS
Lyon... UN AN FR. 10
Paris et Départements... 12
On reçoit les abonnements de TROIS
et de SIX mois

Rédaction & Administration

6, place des Terreaux, 6
LYON

A. De LATOUR
ADMINISTRATEUR

ABONNEMENTS

Lyon... UN AN FR. 10
Paris et Départements... 12
On reçoit les abonnements de TROIS
et de SIX MOIS sans frais
dans tous les bureaux de poste

Les Annonces et Réclames
sont exclusivement reçues
à l'Agence V. FOURNIER
14, Rue Confort, Lyon
à Paris, à l'Agence HAVAS
8, place de la Bourse

LA BAVARDE

Journal d'Indiscrétions, Littéraire, Satirique, Mondain, Théâtral, Financier

PARAISANT LE JEUDI EN PROVINCE ET LE SAMEDI A PARIS

Mieux est de ris que de larmes escrire,
Pour ce que rira est le propre de l'homme.
François RABELAIS

LES HUITRES DU CITOYEN LISSAGARAY

LE CARNET DU COLONEL RAMOLLOT. — MATHILDE DES FLEURS.

Tirage justifié :
52,000 N°
PREMIÈRE ÉDITION

LES
Huitres du citoyen Lissagaray

« C'est le cri de la nature : il faut du pain ! » Pierre Dupont chante ainsi. Horrible Marsaillaise des affamés ; strophes qui semblent les lambeaux du drapeau noir que Louise Michel agita sous les fenêtres des bourgeois apeurés. Ce cri sinistre a trop souvent traversé notre France. Du pain ! La foule blême demande du pain et pille les boulangeries ; c'est le prélude, le lendemain, elle demande du plomb et pille les arsenaux. C'est épouvantable, mais c'est éternel. L'histoire des peuples est faite de ces crises.

Les malheureux descendent de la Croix-Rousse aux Terreaux, ou de Belleville à l'Elysée ; ils poussent une clameur et s'en retournent. B'en heureux quand ils n'ont pas dérangé les puissants au milieu d'un bal, comme vendredi. Cette nuit là, à la Présidence, autour d'un buffet bien garni, d'honorables habits noirs auront parlé la bouche pleine de ces gâteaux qui ont l'estomac vide. Il y aura eu des effrois du côté des dames. Monsieur le ministre les aura rassurées, galement, la lèvre en cœur, souriant et divinement ironique : « Mesdames, nous avons donné des ordres ! »

Des ordres aux agents, des ordres aux municipaux. Le sabre au poing, rasant les quais, balayant les ponts, les cavaliers ont chargé cette populace. Ils ont terrassé sous les pieds de leurs chevaux, les retardataires ou les impuissants. Pas de grâce ! ils étaient la force brutale, les justiciers de la loi. C'est pourquoi plus calmes, ces dames se sont mêlées à la vague languissante, qui emporte, qui noie, qui caresse et qui berce.

J'ai eu faim. Si, par politique, je blâme les manifestants du Champ de Mars, par humanité, je les excuse. Ah ! si l'on savait les blasphèmes qui vous viennent aux lèvres quand les entrailles se tordent, quand les poings se crispent, quand les yeux désespérément ouverts fixent dans la nuit un but qui va toujours s'éloignant.

On dit que c'était de faux ouvriers qui étaient là ; qu'ils n'avaient pas faim. Pas faim du tout — ils n'avaient que soif. Comment ! ces ouvriers, ces hommes qui avaient soixante dix francs dans leurs poches, en pièce de vingt sous ?

Histoire de la femme Roussee de Blois. L'un avait soixante-dix francs ; tous avaient soixante-dix francs. C'est inerte. Je suis bien convaincu qu'ils n'étaient pas nombreux ceux dont les pièces blanches crevaient les poches. J'ai vu des figures hâves, des yeux brillants de fièvre qui n'accusaient pas les symptômes de la richesse. Hynoptisés par leur douleur, ils étaient venus, obéissant à un mot d'ordre imbécile. Ils se taisaient, résolu, attendant, convaincus, peut-être, que le gouvernement ne savait pas leurs misères et qu'il était bon de le leur apprendre. Ils se rappelaient que les affamés d'en haut, commerçants de la rue du Sentier, avaient fait une démarche, auprès du Président, comme eux. Et ils se disaient qu'il était bien juste qu'on écoutât les ouvriers à l'égal des patrons. Les agents ont ouvert aux négociants les portes du salon de M. Grévy ; ils les ont fermées aux prolétaires. C'est drôle ? non. C'est dans l'ordre : Les grandes oreilles n'écoutent que les grands.

Pourtant Louise Michel a fait le jeu de curés. M. Pleyre a profité d'une crise d'hystérie révolutionnaire ; il a soufflé à cette tricotieuse de faire piller les boulangeries. Les bandes qui ébranlent les boutiques du faubourg St-Germain, croyaient faire la révolution. Erreur : elles consolidaient le ministère.

Un seul journal a donné aux ouvriers de funestes conseils. Le citoyen Lissagaray a voulu jouer le rôle de Tibérius Gracchus. Trop petit pour ça. Puis maladroite. Il a crié : « Sus au pouvoir ! » Il a dit : « nous avons faim ! » Il est

attablé dans un restaurant bourgeois, le restaurant de la Garde nationale, sur la place de l'Hôtel-de-Ville. Il a fait son état-major de deux ou trois convives en paletot. Criant au peuple ! « Il faut du pain ! » et au garçon : « il faut des huitres ! »

Tristes, nos héros révolutionnaires. Les comparer à Marat, à Danton, à Robespierre, quelle pitié ! le général de l'éminente soupant à la veille du combat, comme on soupe avec une cocotte, ayant l'imprudence de s'établir en face de mets coûteux, quand les soldats n'ont rien dans le ventre !

Dis donc, Delescluze, qu'en penses-tu ? que penses-tu de ce monsieur conduisant les affamés, de la terrasse d'un torrent, assis au premier plan, comme un gommeux aux premières loges. Spectateur de cette épouvantable tragédie de la misère, écrivant au dos d'une carte de cabaret, l'article à sensation que, demain, les pauvres diables liront ! Toi qui es tombé sur une barricade, vieillard, teignant de rouge ta barbe blanche, qu'en penses-tu ? Sont-ils de taille à ramasser le fusil de l'émeute que la mort arrache à ton poing crispé ? Tu te barbouillais de la fumée de la poudre, ils se barbouillent, eux, de la lie du vin. Tu te saoulais, brave homme, croyant à une religion nouvelle, de la sueur qui tombe, noire, des bras robustes du combattant. eux, se saoulent de vin blanc, et leur héroïsme consiste à jeter au peuple les écailles des huitres dont ils ont mangé la chair.

Et c'est pour ça, les va-nu — pieds, que vous êtes descendus de vos hauteurs misérables, que vous avez quitté le gilet, la femme et les gosses. C'est pour obéir au citoyen Lissagaray, que vous êtes bêtement venus vous jeter tous dans les mains rudes des agents de M. Caméscasse. C'est pour qu'ils puissent encore, demain se faire servir des repas splendides, que vous avez mis votre main noire, ô travailleurs, dans la main blanche, — blanche de farine — des beaux fils de Boisdoré, gommeux suivant votre drapeau noir qui conduit au drapeau blanc.

Le citoyen Lissagaray a le droit de manger ce que bon lui semble ; mais il y a des jours où la pudeur impose de rester chez soi. Un restaurant n'est pas une citadelle. On a appelé Gambetta : Vitellius, parce qu'il se baignait dans une vasque d'argent achetée par Morny. Vitellius, à ce compte là, était plus simple que Tibérius. Il est mort dans une chambre si modeste, qu'on eût dit une chambre de bonne. Les accusations de cupidité se turent devant ce lit si simple. Je ne cache pas que ce « jouisseur » commanda jamais des bandes d'affamés, assis en face d'une table de petit maître.

Le citoyen Lissagaray est maigre, il aurait dû laisser croire à son ascétisme. Il faut remercier la déesse Hygée quand elle refuse à point une panse rabelaisienne ; on ne s'imagine pas Maillard allant chercher le boulanger, la boulangère et le petit mitron, avec une fourchette pour flingot.

On sait bien ce que vaut l'aune des résolutions viriles, on sait qu'elles cachent des hommes, ces idoles faubouriennes. Lundi, j'ai rencontré M. de Rochefort, à l'hôtel des ventes, au bras d'une femme éblouissante qui lui disait : « mon chat ! » Encore le lanternerai-t-il le bon sens de décommander l'émeute et de ne dîner à vingt francs par tête qu'en cabinet particulier. M. Lissagaray, autre idole, acclamée quand l'autre est bafouée, donne en public le spectacle de son ventre, et laisse croire à cette foule ayant faim, que sa plume n'est qu'une prostituée qu'il soutient pour l'amour des huitres.

Citoyen Lissagaray, vous avez des cheveux blancs, l'expérience des hommes et l'expérience des choses. Vous avez commis une faute, en jetant dans la rue les manifestants dont le pouvoir se réjouit ; une faute politique, elle se pardonne. L'autre n'est qu'une faute d'étiquette. Mais souvenez-vous de Robespierre ; il avait des manchettes de dentelles et des jabots plissés ; il dépitait à Marat. L'ami du peuple envoya à l'échafaud ce petit maître trop mûné qui faillit perdre en route, dans la charrette, la moitié de la tête promise au bourgeois. Robespierre n'avait pas mangé d'huitres sur la terrasse des Feuillants.

Vous avez fait un calembour dans la Bataille : Piètre raison, le fait reste.

Marat était peut-être dans les groupes. C'est peut-être lui qui s'est approché de votre table en disant : « Citoyen, j'aime pas voir un révolutionnaire boulotter comme un bourgeois. »

Le faubourg permet aux siens de le tromper mais dément. Il fallait vous mettre à la tête des révoltés ! précédant le bataillon de blouses, faire avec conviction ce que d'autres faisaient par intérêt, on se méfiait des habits noirs ; on s'en méfiait davantage encore. Et ce sera justice.

Citoyen Lissagaray je vous plains. Les anarchistes ont mis une croix à côté de votre nom. L'ange rouge vous a marqué, Mlle d'Erlincourt vous guette. Essai perdit son droit d'aïeuse pour un plat de lentilles ; j'ai bien peur, citoyen Lissagaray, que vous n'avez compromis votre tête pour une bouchée de huitres. E. DESCLAUZAS.

DÉSÉSPÉRANCE

Lina, la courtisane blonde
Qui choisit ses amants si vieux.
Et qui couche à ses pieds un mon de
De rivaux jamais envieux ;
Lina, la courtisane altière,
Célèbre depuis ses débuts,
Dont le lit est une litière
Où dorment des amants fourbus ;
Lina, que toujours importune
La fièvre qu'il faut apaiser,
Lina qui bâtit sa fortune
D'un simulacre de baiser
Lina s'est faite ravissante
Elle a mis un peignoir d'éto
Dont la mousseline indécente
Détaille sa chaude beauté.
Des roses emplissent la chambre
De parfums légers et troublants ;
Elle a vidé vingt flacons d'ambre
Dans ses draps moult et blancs
Et quand sa toilette fut faite,
Avec tout l'art de l'impudour,
Elle se mira, satisfaite,
Orgueilleuse de sa splendeur.
Maintenant Lina s'écaspare,
Elle tressaille au moindre bruit ;
D'un regard qui se désespère
Elle voit arriver la nuit.
L'oreille collée à la porte
Elle suit le rythme des pas,
Mais le silence les emporte :
Celle qu'elle attend ne vient pas.
KARL MONTES.

Le Carnet du Colonel Ramollet

Voir à f... dedans le fusilier Petau,
qui avait fini sa gamelle avant les
autres, comme par lequel de dire que
le gouvernement ne lui donne pas assez
à manger.

Rayer du tableau d'avancement, le
sergent Roupouil, qui s'est amusé à avoir
besoin de 3 jours d'hôpital pour licher
de la n... de D... de tisane qu'a un nom
latin.

Quatre jours au caporal Toucou
pour s'être permis n'importe plus quoi,
ou... n'importe. 4 jours.

Egalement quatre jours au fusilier
Frisquet, qui se permet d'ne pas avoir
de punition, pour à seule fin d'sortir
tous les dimanches, et d'embêter les
autres que je colle à chaque estant.

Sur le cas du Prince Napoléon

Curieux tout d'même ça, n... de
D... il dit qu'il faut les f... dehors,
alors on le f... dedans. Bon. Mais
maintenant qu'il est dedans, ils disent
qu'il faut le f... dehors, alors ça les
f... dedans, et se f...ant d'dans, les
v'là dehors !

Curieux tout d'même la p'litique !!

LETTRES D'UNE COCOTTE

II
Mademoiselle Foirieux d'Erlincourt.

Voyons, est-ce d'Arincourt, d'Erlincourt ou Darincourt qu'elle s'appelle Mademoiselle Foirieux ? C'est important à savoir. Les premiers jours, les journaux lui ont flanqué une particule, sans doute, en souvenir de Théroigne de Mirecourt.

Du premier coup, la voilà arrivée à la popularité ; c'est joli : je l'ai rencontrée un fois ; j'accompagnais chez Talbot, ce pauvre vieux Talbot, qui s'essime à faire comprendre aux provinciaux qu'il y a des beautés dans Molière, ma grande amie, Louisa Firmine, qui débutera cet hiver, dans un rôle muet qui fait valoir la taille. Mademoiselle Darincourt venait prendre sa leçon. C'est une brune très-grande, fort jolie fille, ma foi, n'ayant pas l'air bête du tout. Ses camarades m'ont déclaré qu'elle déclamaient avec beaucoup de chien et, qu'à l'oc-

casion, elle poussait sa petite romance. En général, elle chantait *Marianne* ! Il ne s'agit point de la Marianne de Musset qui a des caprices si fous, mais de l'autre, la Marianne sévère, rigide, qui a pour chevaliers, MM. Valdek-Rousseau et Jules Ferry.

Il est à présumer que Mademoiselle Foirieux, ne savait où débiter. Elle a voulu faire grand. Elle est allée dans une réunion publique et elle a griffé M. Yves Guyot. Je ne connais qu'un Guyot — le docteur. Il a fait un volume très bizarre, *l'amour expérimental*. C'est très amusant à lire Je le sais par cœur : affaire de métier. Yves est un personnage plus mystérieux, il collabore à la *Lanterne*. C'est le vieux petit employé, en question. Pas méchant, dit-on, et très convaincu. Il croit que c'est arrivé. — Vous savez bien que ça n'arrivera jamais !

Enfin, la petite Darincourt a enfoncé ses jolies petits ongles roses dans la figure du papa Guyot. Caresse de chatte. Lui qui a de l'esprit et qui est galant étant français, ne veut pas porter plainte. C'est presque une chance. Hé ! hé, la révolutionnaire a dix neuf ans et beaucoup d'avantages physiques.

Ce que je plains dans tout ça, c'est Louise Michel. Vous direz que ce n'est pas mon affaire, mais en passant ? Puis ces messieurs ne parlent pas d'autre chose. C'est la grande occupation. Les chroniqueurs célèbrent à l'envi la « jolie révolutionnaire » ça lui donne un certain montant. Louise, vieille ascétique, laide comme il n'est pas permis d'être laid et vierge, ce qui n'est peut-être que la conséquence du reste, se trouve distancée, enlevée par sa concurrente. Le parti voulait une maîtresse ; il a subi Louise deux ans, il prend Mademoiselle d'Erlincourt. Il ne perd pas au change. Elle a cet immense prestige d'être actrice pour la foule. Cabotine : mince que Gavroche doit la reluquer quand elle passe.

Elle sait s'habiller. Louise Michel était une vraie sorcière, la petite nouvelle a du chic, — et ce qui est pis, un chic de cocotte. Quand on l'a arrêtée, elle était coiffée d'un large feutre à longues plumes et d'un très-élégant manteau de satin broché garni de dentelles. Voilà qui repose du vieux chapeau lucarne et du chapeau noir de Louise, qui faisaient ressembler l'apôtre de la Commune à une mendicante des bords de la Tamise.

Elle fera une muse plus symbolique que l'autre. La beauté a un empire irrésistible. Puis elle chante ; admirable voix de contralto, disent les connaisseurs. Elle haranguera les foules en musique ; les révolutions seront ordonnées comme de grands opéras. Avec chœurs récitatifs, ariettes, quintettes, cantilènes et arioso ! Ce sera charmant. Je gage que la petite Darincourt, — je veux dire la grande Darincourt, pardon citoyens — est une émule de Richard Wagner. Ni plus ni moins que madame Judith Gautier. Elle veut transformer les émeutes en symphonie à grand orchestre.

On la dit sage, c'est très-possible. Elle ne se donne pas, mais on la désire. L'actrice en scène ne se donne pas non plus, mais elle est désirée, c'est l'explication de la force d'attraction qu'elle exerce sur la foule. Parmi les jeunes anarchistes groupés autour de cette Pucelle révolutionnaire, plus d'un sentait son cœur battre et souhaitait que l'amazone aux plumes rouges, le vit monter à l'assaut du conseiller municipal aussi économe que barbu. Un regard de Louise Michel ne disait rien. On se contentait de répéter à l'atelier : « Louise Michel m'a regardé ! » Ça ne faisait pas de jaloux. Je vous jure que je n'aurais jamais songé à faire une scène à M. Clémenceau, parce qu'il avait chastement baissé au front Louise Michel à son retour de Nourma. Mais du diable, quand on dira : « Mademoiselle d'Erlincourt m'a regardé ! » on soulèvera tout de suite un monde d'envieux. Dix-neuf ans, une belle voix et des cheveux d'un brun fauve, ça met une promesse dans la flamme des yeux.

Vous-je vous gager que si cette jeune fille-là nese jette pas tout de suite, dans les bras d'un socialiste heureux comme cette pauvre Paule Mink dans ceux de M. Négro, elle deviendra dangereuse. La beauté a de l'empire au-dessus de la raison. Elle fera des adorateurs de sa cause, qui ne seront que des adorateurs à elle. Le triomphe de leur idée sera le triomphe de leurs sens j'ai peur de cette belle jeune fille.

Nos beaux fils prennent déjà des pincettes pour en parler. S'il s'était agi d'une grosse commère de carrefour, haute en couleurs, franchement laide, ils auraient dédaigneuse-

ment causé de cette « énergumène. » Ils parlent avec grande douceur de la Darincourt, qui est Mademoiselle Darincourt. Ils lui ont même flanqué une particule de confiance. Cette citoyenne ne leur déplaisait qu'à demi, et j'en connais plus d'un qui s'envelopperait volontiers d'un drapeau rouge, si la belle voulait consentir à rester dedans.

Ponsard a écrit les muscadins de l'autre siècle qui ont fouetté Théroigne et qui ont laissé tranquillement venir les Prussiens. A voir l'ardeur de nos gommeux — les muscadins d'aujourd'hui — je crains fort que pareil malheur n'arrive à cette héroïne populaire. Mais croyez bien que ce ne serait point la haine qui les pousserait à retraverser ses jupons. On n'a jamais fouetté Louise Michel. D'abord ce procédé est grossier, — puis, à la bonne vérité le jeu ne valait pas la chandelle. Le visage n'engageait pas à s'occuper du reste.

L'élève de Talbot a davantage à craindre, je m'élève d'avance contre cette violation du vêtement privé, mais qui peut répondre de la main d'un homme exaspéré par les provocations d'une aussi « jolie révolutionnaire » ?

Le petit vicomte méditait : — « Elle est d'autant plus révolutionnaire qu'elle m'a complètement révolutionné ! »

Mais dites donc, mon cher, c'est assez causé, n'est-ce pas, de ces tricotieuses épiant le retour des guillottes ? Brrr ! ça me jette un froid. En attendant que les aimables dames dansent sur une nouvelle Bastille renversée, un nouveau *Ça ira* ! ici, l'on s'occupe fort du bal des artistes matiques. La ravissante société des *Rieuses* composée de vingt, vingt tout rond — des plus gracieuses actrices de Paris, y assistera. Ces dames porteront gravement en sautoir — j'allais dire, en sautoises, — une écharpe rouge avec leur devise brodée en or : « les rieuses. »

Voici comment l'un de vos confrères décrit l'un des mille costumes de ce bal qui sera étourdissant. Mlle Ellen André prépare un costume à sensation, dessiné par Mirliton, peintre de talent. Robe courte, faite en vraies peaux d'écureuils. La charmante petite queue de l'animal fera le tour de la taille et viendra flotter légèrement devant le nombril. La jupe sera aussi entourée de queues, mais de queues pendantes. Le corsage, très peu décolleté en avant, autant que possible dans le dos, sera en ventre d'écureuil. Sur la tête, celle de l'animal reposera doucement, s'enfourmant et se confondant avec ses cheveux. Gants de peau très-roux, s'attachant au-dessus des épaules. Sur chacun des souliers, une patte d'écureuil. A la main, un immense éventail peint par plusieurs artistes....

Que pensez-vous de ce costume ? Est-ce assez étrange ? Le mien sera beaucoup plus étrange encore. Mais je ne veux charger personne d'en faire d'avance la description dans les journaux.

Pour finir, et parce qu'on ne peut pas faire autrement, par ce temps de chien, je suis retournée à la vente Gabrielle Elluini. J'ai retenu un mot du commissaire-priseur, un mot qui vaut un poème. Il a adjugé un objet d'étagère, en viel ivoire de Chine sculpté. Ça n'a pas de nom, ça l'embarasse. Il annonce :

— Nous vendons un joli petit souvenir....

Joli petit souvenir ! Que d'atticisme dans cette définition, et quelle pointe croustillante aussi. Souvenir de qui ? Souvenir de quoi ? Répondre à la première question, c'eût été méchant. Il était dans la salle, le monsieur qui avait donné le *joli petit souvenir*, on le connaît dans la presse, on le connaît au Sénat. Souvenir de quoi ? C'est bien délicat à dire. Je suis fort libre dans l'intimité, le mot propre — qui n'est que le mot malpropre — ne me déplaît point. Il y a de très gros mots sur ma petite langue, mais en public tout ne peut pas se dire.

Ce serait pourtant bien drôle — car on profiterait pour conter ça de l'absence de M. Abel.

UNE COCOTTE.

LE GRAND AMOUR

Connait-on l'effet et la cause ?
On nait, on meurt, sait-on pourquoi ?
L'énigme est : *Amour !* douce chose
Et quoique politique on cause,
L'Amour est roi !

Le bonheur nait de l'harmonie,
Amour, sainte communion !
Soleil moral de notre vie,
Lien sacré qui vitifie,
Traité d'union !

Dans l'opulence ou la misère
Lui seul sait dorer le séjour,
Qu'il est à plaindre sur la terre
Le riche ou bien le prolétaire
Manquant d'Amour.

Aimer est le trésor suprême,
C'est un devoir, c'est une loi.
La nature chante : *Je t'aime*
Et Dieu nous dit : *C'est un blasphème*,
Chacun pour soi !

Egoïsme, lèse-nature,
Affreux cancer qu'il faut nourrir !
Vieux monde félon et parjure,
Tes mensonges, ton imposture
Nous font mourir !!
- Paul PAILLETTE.

Silhouette

D'UNE DEMI-MONDAINE

Mathilde des Fleurs

J'ai déjà esquissé les traits d'une Mathilde. Terrible, j'ai découpé ce profil de femme sur un fond rouge sang. Ma plume est devenue moins cruelle. Je ne mords plus. J'ai permis aux belles impures de limer mes dents, mon style est lâche ; ma conscience s'est affaïe dans les boudoirs trop pleins de senteurs exquises. Je croyais être Juvénal, je ne suis qu'Ovide-réverences gardées. Je caresse où je griffais. La rigueur corrige-t-elle ? Puis à quoi sert de meurtrir ces épaules blanches ? L'homme doit-il avoir moins de pitié que Jésus ? Madeleine repentante est plus belle que le Vierge impeccable. Je me sens, avec Dumas fils, plein de pitié pour les courtisanes.

Mathilde des Fleurs est un caractère, caractère presque insaisissable. Elle naquit à Nevers, treizième de sa nichée, elle en partit un jour de soleil. Pourquoi ? Peu vous importe, puis le sait-elle ? Un coup d'alle est une fantaisie. Elle débarqua à Paris, la ville pleine de rumeurs, on ne la remarqua point. Elle se faisait toute petite. Encore modeste, elle voulait être légère.

On la plaça dans un restaurant ; elle faisait des reprises savantes dans les serviettes, elle usait ses yeux à rajuster des pièces aux tabliers des garçons. Travail monotone, mais honnête. Elle chantait la romance exquise, du jeune maître, Henri Couture :

Je suis l'ouvrière,
Qui, chaque saison
Porte, heureuse et fière,
Des gâteaux, le blason.
Ma terre promise
C'est la liberté.
Et j'ai pour devise :
Travail et gaieté !

La romance est honnête, mais l'honnêteté ne mène à rien qu'à la considération des gens de cœur, mince compensation. Fut-ce l'avis de Mathilde ? Je l'ignore. J'aime mieux taire la vérité que de commettre un crime de lèse-galanterie.

Elle lisait Alexandre Dumas. Il y a dans ces romans extraordinaires des aventures qui déroutent les jeunes cervelles. Rien n'est séduisant que la fortune. L'auteur des *Mousquetaires* ne prête d'esprit qu'aux reines. Elle se dit : je serai reine.

Et, très simplement, comme la chose la plus naturelle du monde, elle s'en alla au Derby, elle demanda au patron : « Monsieur, n'auriez-vous point un sceptre vacant ? » Pardon, madame répondit le brave homme qui l'avait reléguée en dessous. Elle lui tendit à la jeune femme, une sacoche en peluche grenat. Il lui expliqua que son royaume serait de trois tables, il lui donna une monnaie frappée à son intention : Jetons de cuivre ; il lui expliqua la manière de s'en servir, moyennant quoi, et la somme de trente sous par jour, il lui octroya tous les droits de souveraineté en ce noble établissement.

Au fond, il faisait une excellente affaire. Mathilde est joliette. Très grande, svelte, élancée comme les saintes du moyen-âge, brune, avec des yeux immenses dont les cils sont très longs. Robida crayonne souvent de ces yeux là. Sa bouche, très petite, est redressée en arc. Elle a des dents perlées, un sourire qui engage. Il n'est pas jusqu'à son menton qui n'ait une fossette et son oreille qui ne soit très délicatement ourlée.

Elle pourrait être un diable dans un bûcher de champagne. Elle se contente de poser dans le monde qui s'amuse en souriant des grivoiseries sans en dire. Elle souligne. Retenue de bon aloi, c'est de l'esprit. Certains lui reprocheront de ne jamais saupoudrer de poivre ses saillies, c'est un genre, n'a pas un genre qui veut.

Cependant, le jour de la mi-carême, elle s'est habillée en homme, coiffée d'une perruque blonde, en parfait gen-

tiement, elle prouva que mademoiselle de Maupin avait raison. Elle approuva M^{me} Marc de Montfaucon, et trouva que décidément Georges Sand n'avait pas été heureusement inspirée qu'en écrivant la *Petite Fadette*.

Vous voudriez que je vous dise ses caprices, ses fantaisies, la fleur qu'elle aime, le parfum qu'elle recherche et le nombre de ses amants. Entre nous, ce sont là choses d'un intérêt purement privé. Mathilde ne m'a confié de sa vie que la surface. Et, comme elle a tenu ses yeux obstinément fermés, je n'ai pu descendre jusqu'à son cœur.

Ce doit être un cœur assez obligeant, accommodant au possible, un bon garçon de cœur, pas bégueule et tolérant toutes sortes de choses qu'il ne saurait empêcher. J'aime à croire, cependant, qu'il existe et qu'il est gros parfois, gros de douleur. Mathilde veut quitter la brasserie. A la fin, cette royauté lui pèse. L'aiguille pique, et met un rubis au bout du doigt, mais l'insulte pique aussi et, plus terrible que l'aiguille, met une larme au bord des cils.

Mathilde a de l'orgueil. Elle a écouté, sans doute, les conseils donnés par Musset.

Votre orgueil vous gêne, pourtant il en faut.

Quelque matin, elle s'en ira comme elle est venue. On la retrouvera dans une chambre modeste, auprès d'un pot de réséda, et sa voix — sa voix qui a une saveur de terroir — jettera aux échos le refrain joyeux qui berça sa jeunesse.

Je suis l'ouvrière,
Chaque saison,
Porte, heureuse et fière,
Des gâteaux, le blason.

C'est, somme toute, n'est-ce pas Mathilde, le blason des gâteaux vaut bien la couronne des serveuses? Je me permets de vous le dire, sachant que vous avez encore assez de cœur pour me le pardonner et assez d'esprit pour me comprendre.

Mathilde, voici le printemps, il doit être fleuri, le réséda de votre fenêtre. Comme on en ferait un joli bouquet pour fêter votre retour à la vie libre, qui permet aux ailes de se déployer toutes grandes dans l'azur!

Un bœuf, Mathilde!

NESTOR.

ÉCHOS DE LA PROVINCE Bordeaux

AVIS. — Toutes les lettres et communications doivent être adressées, 16, rue de Grassi.

ÉCHOS DEMI-MONDAINS

Le bruit court que la gentille Thérèse du Palais-Gallien aurait perdu son nabab; d'un autre côté, on nous affirme qu'il a déjà un remplaçant, un jeune homme, auquel elle soutire force louis et avec qui elle a passé samedi dernier une soirée des plus agréables.

La toute charmante Lucie la Blonde, la séduisante coryphée du Grand-Théâtre, arbore des costumes d'une grande élégance qui nous attirent admirablement bien ses formes marmoréennes. Plus d'un jeune gandin voudrait posséder ce gentil minois.

Dernièrement, Zélie se promenait sur les quinconces, portant dans ses bras un amour de petit chien blanc.

Deux de ses amies, Victorine et la petite Héloïse l'aperçurent; aussitôt elles accoururent à sa rencontre et se mirent à caresser le caniche qui distribuait force coups de langues aux mains de ces tendresses.

Zélie était dans la jubilation. Nous apprenons que la petite Léonie de la Vieille Tour vient de passer dans un certain établissement du cours St-Jean.

Esprons que ce séjour bienfaisant l'aura complètement rétablie.

Rencontré, mercredi dernier, sur le champ de foire, Hélène de France.

Cette Hélène avait l'air d'attendre quelqu'un. C'était-il son nabab? Nous ne savons; mais ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'une heure après, nous l'avons revue sur les chevaux de bois en charmante compagnie.

Clara Verteneuil a quitté Bordeaux. Sur qui va maintenant reporter l'amour qu'avait pour cette belle la cascadeuse Flore Weil?

On annonce l'arrivée dans notre ville de Marie Beauvilliers et d'Adrienne Tabac.

Ces deux pestaculeuses nous viennent en droite ligne de Marseille.

Nous avons aperçu, jeudi dernier, à la matinée du Cirque continental, Jeanne Vadrouille qui portait un joli costume gros vert.

Chose à remarquer, cette gambilleuse avait quitté sa perruque blonde et, comme il pleuvait, elle avait porté une ombrelle rouge.

Voyons Jeanne vous serez donc toujours un peu... folle?

Blanchette est tous les soirs aux Folies Bergères. On cette phénix portera-t-elle donc ses pas, cet été, lorsque ce théâtre aura fermé ses portes?

Samedi dernier, la brune Héloïse se promenait sur les quinconces avec une de ses amies, lorsqu'elle aperçut une femme qui cherchait à vendre un petit chien blanc. Elle s'approcha, examina le caniche et, après pour parler avec la marchande, l'acheta cinq francs, et donna ordre de le porter dans la soirée chez elle, rue Judaïque; puis elle continua sa promenade, enchantée de son acquisition.

Jeanne Vadrouille et Aminthe ont, il y a quelques jours, été lancer une trentaine de balles au massacre des corps sans âmes.

Une vingtaine de marionnettes environ ont été atteintes par leurs projectiles qu'elles lançaient avec une vigueur peu commune.

La séduisante Lola Sanchez se consacra-t-elle toujours à l'éducation des jeunes pigeons et à-t-elle encore l'idée de tenir école?

La Bavarde serait heureuse de le savoir.

Corra la Blonde est à la recherche d'un nouveau logement. Elle achète tous les jours la *Feuille d'annonces*, et ne trouve rien qui puisse lui convenir.

C'est désespérant!

La semaine dernière, Berthe Rob, Jeanne Vadrouille et Aminthe, en compagnie d'un pigeon, croquaient à belles dents des gâteaux et des sucres d'orge, chez un pâtisseries de la foire.

Pendant plus d'un quart d'heure, le pigeon ne faisait que porter sa main de la poche de son gilet à la caisse du marchand.

Ce que ces épinglées ont consommé de pâtisseries et de sucreries, c'est effrayant!

La séduisante Jeanne D... vient encore d'acquiescer un nouveau costume qui lui sied à ravir.

Cette belle épinglée est bien, à juste titre, une des reines du demi-monde bordelais.

Nous ne pouvons qu'adresser des éloges à la petite Augustine. En effet, depuis quelque temps, nous ne l'apercevons plus ni au Théâtre-Français, ni aux Folies. De temps à autre on la voit avec son amie aux grands yeux faire deux ou trois tours sur Tourny et voilà tout.

Nous aimons à croire qu'elle ne veut pas passer pour une cascadeuse et qu'elle préfère la vie tranquille.

La Bavarde lui conseille de continuer dans cette bonne voie.

Si nous en croyons les on-dit, Margot la Capitaine aurait fermé sa porte aux habitués qu'elle avait coutume de recevoir de 7 à 10 heures du soir.

Etrange, étrange!

RAOUL DE MABAL.

La Bavarde demande des correspondants à Arcachon et à Royan. S'adresser à M. Raoul de Mabal, rédacteur en chef de la Bavarde (Edition de Bordeaux), 16, rue de Grassi, à Bordeaux.

Silhouette d'une demi-mondaine

JULIE DELURBE

Julie est née dans un petit village des Landes. Ses parents étaient de pauvres cultivateurs obligés de travailler aux champs pour gagner leur pain, et leur petite fille fut, comme eux, occupée aux durs travaux de la terre; mais cette vie ne lui plaisait pas, elle quitta un beau matin, sans tambour ni trompette, la maison paternelle et vint à Bordeaux où elle arriva avec un petit paquet et un peu d'argent qui fut vite dépensé.

Elle entra alors dans une maison des quais en qualité de bonne et se mit à travailler du meilleur cœur; malheureusement elle ne persévéra pas longtemps dans cette voie et planta la tablier et fourneaux pour commencer à courir la pretanette.

Un peu de coquetterie aidant, elle se transforma lestement; l'oeil s'éveilla, ses mains blanchirent; elle n'était plus reconnaissable et était devenue une charmante fille.

Un gentleman s'aperçut de tant de charmes et la prit sous sa protection. On vit alors Julie arborer de splendides costumes; elle eut sa cour, un tas de petits jeunes gens papillonnaient sans cesse autour d'elle: elle était lancée.

Cependant, elle fit tant et tant de cascades, que son protecteur le sut et l'abandonna. Un jeune musicien lui succéda et lui loucha, rue du Palais-Gallien, une jolie chambrette. Les deux tourtereaux y roulaient ensemble les doux chants de l'amour, et peu de temps après, le jeune homme, obligé de faire son service, quitta sa bien-aimée qui désormais était seule.

Elle changea de domicile et alla demeurer rue Judaïque et, dans l'espoir de trouver un type généreux qui lui viendrait en aide, se rendit tous les jours à l'Exposition. Son espoir ne fut pas déçu. Elle y fit la connaissance d'un gentil garçon avec qui elle resta quatre mois, au bout desquels il s'enfuit.

Furieuse, elle le chercha partout: au Château du Diable, à l'Alhambra, aux Folies, mais en vain: le nabab était bien parti.

Depuis lors, il faut renoncer à énumérer ses nombreux travaux. Ce qu'elle a reçu de diamants n'a d'égal que ce qu'elle en a revendu.

Au physique, Julie est une assez jolie brune, à l'oeil pétillant et à la lèvre sensuelle.

Elle habite actuellement rue Delurbe et jout d'une certaine vogue auprès de la gomme bordelaise.

RAOUL DE MABAL.

Petite correspondance de Bordeaux. Nous informons nos lecteurs et lectrices que les lettres non affranchies sont rigoureusement refusées, et que les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Asmodée. — Pouvez envoyer tout ce que vous voudrez. Quel est le nom de cette belle-petite?

Un lecteur acharné de la Bavarde. — Merci, contin. etc.

Sire-Océ. — Le journal paraissant un jour plus tôt, les solutions doivent nous être parvenues le lundi matin au plus tard. R. de M.

THÉÂTRES

Folies-Bordelaises. — Tous les soirs grand succès des frères Charlemagne et Radway. Rebecca est le clou de la soirée; Judith est ravissante dans *Bonsoir*; cette gentille tendresse a suivi nos conseils.... Elle se blanchit les mains. Félicia ferait bien de ne pas devancer ses entrées, c'est de mauvais effet. Léontine est une charmante Barbier, elle doit bien barbillonner ses clients ou adorateurs.

Depuis quelques soirées, nos demi-mondaines deviennent de plus rare en plus rare. Nous avons aperçu la petite Héloïse venue toute express pour narguer une de ses compagnes, et un tas de petites vadrouilles que nous ne nous donnerons pas la peine de signaler.

Folies-Bergères. — Succès sur succès! Alcide, miss Capitaine, est épatante dans ses exercices de voltige. Alda Blanche obtient l'enthousiasme du public par ses exercices sur la corde raide, et par ses... formes. De même pour les enfants caoutchouc.

Nous avons remarqué aux fauils Clémence, en une superbe toilette de velours frappé. Jeanne Olivier, arrivée depuis peu de Pau, ayant une marotte à la main et s'amusant comme un enfant. Les demi-mondaines sont aussi rares ici qu'aux Folies-Bordelaises.

GEORGES DE CLÈVES.

Dernières et intéressantes nouvelles. — On nous assure que Jeanne Vadrouille, autrement dit la Grande Jeanne, a été enlevée par des agents des... ainsi que deux de ses voisines.

Après inspection des lieux, on l'a relâchée, mais on a gardé ses deux com-

pagnes sous le futile prétexte qu'elles ne pouvaient être mises sous presse.

Notre correspondant particulier de Pau nous télégraphie que Jane Olivier a lâché Berthe et est en route pour Bordeaux.

Un employé de l'établissement St-Jean, préposé au service, côté des femmes, nous affirme que Marguerite la Nantaise, une intime à Jeanne Vadrouille, est hors d'état de combat et ne pourra prendre son service public que dans un mois. Avis aux assaillants.

Jane Olivier est sur le point d'épouser un *rastakouère* russe ou américain. Son amie Fernande suivrait son exemple. Ces dames se rangent.

Aminthe, artiste dramatique, position assurée, désirerait trouver un nabab ou associé quelconque pouvant apporter 10,000 francs, argent comptant, pour exploitation d'une maison commerciale.

Quelques questions indiscrettes à Léonie de la Vieille Tour.

Cette ex-belle tendresse pourrait-elle nous dire où elle a passé les 30 jours d'absence qu'elle vient de faire.

Est-ce que par hasard ce ne serait pas dans un certain établissement du cours St-Jean, où elle avait envie d'envoyer certaine belle pécheresse, qui fut au temps jadis une de ses amies intimes, et de laquelle, en échange de cette petite malice, elle reçut une paire de gifles. De plus, l'on nous affirme que pour satisfaire ses vengeances personnelles, elle n'hésite pas à s'enrôler sous le giron de la police des mœurs.

Toujours ravissante la charmante Thérèse du Palais Gallien; cette gentille brune doit, dit-on, reprendre un engagement sur une de nos scènes Bordelaises.

Certain confrère et collaborateur pourrait bien nous renseigner sur ce point.

Mayry, ancienne Manon des allées d'amour, excelle dans l'art de poser des lapins; elle a un faible pour les commissionnaires en L...?

RAOUL DE MABAL.

A RAOUL DE BEAUGIVIAL

« Ne frappez pas une femme, même avec une fleur », dites-vous en parlant de nos belles petites. C'est vraiment trop de générosité.

Vous donnez le nom de femme à ces vendeuses d'amours, à ces filles qui n'ont d'autres occupations que les plaisirs charnels.

Est-ce que la Pudeur ne rirait pas en voyant une Jeanne Vadrouille embrasser son autel? Cette fille peut-elle être vertueuse ou brave? Est-ce qu'elle a en elle quelque chose de saint, qu'elle doit garder? Est-ce que dans son sein, son cœur en respirant soulève un flot d'air libre! Est-ce qu'on ne peut pas, par la loi, lui délivrer cette carte jaune, qui rend ces filles inférieures à toute courtoisie? Vit-on jamais palir ou rougir cette brute qui va se jeter dans des lits inconnus! Est-ce donc une femme? Et si Jeanne Vadrouille dit tout bas qu'elle se sent un cœur qui ne la ralliera pas?

Cette fille n'est qu'un jouet dont le riche s'amuse, elle n'est qu'un chair façonnée à l'affront! elle n'est qu'un printemps, qu'un sourire!

Allons, Némésis, debout! l'heure arrive sans trêve, où il faut fustiger, sans pitié, non pas une fleur, mais avec des verges, ces filles mères sans cœur.

Georges de Clèves

FATHMA

Ah! vous la connaissez bien, n'est-ce pas? celle dont je veux vous parler. Ce que vous ne savez peut-être pas, c'est que de sa personne entière s'exhale, comme d'un *maquis* corse, une odeur de cyste et de plantes sauvages au parfum pénétrant et acre.

Ce qui vous séduit en elle, c'est son nonchalant étudié ses poses de statue et ses manières félines et calines. Comme elle recroqueville sa langue de jeune chat, dans les heures lourdes il lui arrive de bailler tout net, en dépit du *cant*. Je suis sûr que lorsque sa duègne démele ses cheveux aux reflets bleutés, il en sort des étincelles.

Fathma ne peut, ne pourra jamais épouser un européen; elle ne peut aimer qu'un descendant de Vichnou ou du ventre de Brahma, car c'est là plus belle des créatures. Elle est si belle que sa beauté ne peut être décrite.

Elle a le doux visage de la vierge, l'éclat du soleil pâlit en sa présence, parce qu'elle en a dérobé les rayons.

Rien ne manque à sa taille légère et gracieuse comme le tronc souple du cocotier; ses cheveux, lorsqu'elle les laisse flotter sur ses épaules, tombent jusqu'à ses pieds en boucles noires et onduyantes.

Ses sourcils sont comme deux feuilles de l'arbre *imbo*; ses yeux sont étincelants, son nez aquilin; ses dents sont parfaitement rangées; ses lèvres ont la couleur de l'écorce fraîche et vermillonnée du *mangoustan*; ses joues ont la forme du fruit arrondi du *dourian*.

Ses deux seins, parfaitement ronds, s'inclinent l'un vers l'autre; ses bras sont comme un arc tendu; ses doigts sont longs et flexibles comme les épines du *dalap* des forêts; ses ongles ressemblent à des perles.

Ah! qu'elle est ravissante la vierge tunisienne! Son regard fascinateur communique en vous, le feu sacré de l'amour, et surtout de l'amour insensé qui non-seulement épure et sanctifie celui qui l'éprouve, mais encore idéalise tellement l'idole aimée, que l'on n'oserait rien faire qui pût en altérer la pureté. Quand on contemple un diamant, on retient jusqu'au souflette de son haleine, de peur d'altérer l'éclat inaltérable de la pierre céleste.

Ah! quel beau rubis pour un harem; qu'elle serait bien sur les coussins brodés d'or et d'argent, semblable à l'ange déchu de Swedenberg, chantant les louanges de son seigneur et maître de sa voix d'archange, qui s'éraille en vain à beugler des blasphèmes et des obscénités sur un tréteau forain.

Oui, ô beauté troublante, je te préférerais dans un sérail au milieu d'eunuques, dont la peau noir ferait res-

sortir davantage la blancheur de lys, parée d'un *chindi-patol* vert, entourée d'une ceinture d'or, que sur un vil tréteau, entourée d'un public en rut, dévorant du regard ta beauté et ta chair, comme des lous affamés.

Georges de Clèves.

Besançon. — Les petits secrets de nos belles petites. — Je continue aujourd'hui la série de mes petites révélations sur les escapades amoureuses de quelques-unes de nos demi-mondaines, je crois qu'il est plus intéressant de publier les documents que j'ai sous la main que de les narrer simplement, cela leur donnera, ce me semble, une importance plus sérieuse que mes aimables lectrices comprendront parfaitement. Quant aux belles petites qui se sentent morveuses, je leur conseille, dans leur intérêt particulier, de se moucher avec le moins de bruit possible, c'est le parti le plus simple qu'elles pourront prendre. Je commence par la citation d'une lettre qui est fort longue, mais j'en supprime les passages n'offrant qu'un médiocre intérêt pour le lecteur.

Mademoiselle Alice.

Ne pouvant avoir l'avantage de vous voir particulièrement, je prends la liberté de vous écrire ce que j'aurais cependant tant désiré vous exprimer de vive voix.

Il y a deux mois à peine, c'était soir de fête, celle du Faubourg Privotte, vous vous en souvenez n'est-ce pas, c'était le soir; au bal, vous étiez là près de moi, je remarquai votre maintien candide, votre air me plut, je vous trouvais charmante, je sentis le velour de vos joues roses et le carmin de vos lèvres appeler les baisers de mon cœur. C'est alors dans le tourbillon entraînant d'une valse, votre cœur comprit mes sentiments. Vous souvenez-vous aujourd'hui mademoiselle Alice, ce que vous me répondîtes alors? Quant à moi, je m'en souviens toujours.

Votre idylle aura été courte: deux mois, deux mois entre votre serment et votre parjure, ce n'est pas trop. Il est vrai que pendant ces deux mois, nous eûmes quelques instants de bonheur, nous fûmes quelques fois heureux.

Je me rappelle vos serments, vos soupirs, vos baisers dans ces heures d'ivresse que nous passions ensemble. Hélas je ne croyais pas que ces serments n'étaient que des mensonges, et il ne me fut jamais venu à la pensée de croire que vos baisers n'étaient que des baisers trompeurs, j'avais confiance en vous, car je vous aimais, et croyais qu'en vous battait un cœur pur, que vous aviez une âme loyale, je me trompais.

Oh! pauvre fou, pourquoi donc vous ai-je connu? pourquoi donc vous ai-je aimé! Ainsi vous le savez, pour vous, pour votre amour, j'ai brisé ma carrière et l'avenir brillant que j'avais devant moi, je l'ai perdu pour un baiser. Et supreme ironie pour un baiser de Judas... Je comprends maintenant mademoiselle Alice, dans quelle intention on a joué envers moi l'indigne comédie de cette lettre anonyme, si ce n'était le mépris qui mérite une pareille avarie, je ferais payer cher au coupable son indélicatesse et sa bêtise, je dis sa bêtise, car pour qu'un jeune homme demande dans un bal la maîtresse d'un de ses amis en mariage, il faut qu'il ne possède aucun atome d'éducation, ou qu'il ne jouisse pas de la plénitude de ses facultés intellectuelles et mentales. Mais ne craignez rien mademoiselle, car par respect pour moi-même, j'oublierai tout.

Agrez, mademoiselle, les respects qui vous sont dûs,

R. G.

Besançon, décembre 82.

Je reporte au prochain numéro de la Bavarde, la suite de mes petites révélations, pour m'occuper aujourd'hui des deux hébés non moins intéressantes que depuis quelques jours trouvent un malin plaisir à faire du tapage autour de leurs petites personnes. Si c'est dans un but de réclamation, attendez-moi, j'en vais me mettre avec vous. Oh! c'est à vous brune Joséphine, et à votre ami que je parle.

Mais assez pour aujourd'hui, je m'occuperai de vous dans le prochain numéro.

FLORANON

Vesoul. La belle Anna (l'accroche-cœur) ferait bien de consulter un médecin.

Je me suis laissé dire que cette charmante tourterelle faisait de grandes recherches pour trouver le correspondant de la Bavarde. Belle biche calmez-vous car dans le plus bref délai je vous enverrai ma carte.

FRISSE-PLAT.

Chaumont. — Que fait donc la grande Jeanne depuis quinze jours que son directeur l'a remerciée de ses talents? Ne peut-elle donc se résoudre à quitter notre bonne ville de Chaumont? On dit bien tout bas, bien bas, que la déche, l'impitoyable déche y est pour quelque chose, et que ce sont les exigences de son hôtelier qui la retiennent parmi nous.

Du reste, elle y passe agréablement son temps, car on la voit dans tous les bégayants, un bœuf par ci, un malaga par là, et tâchant d'attirer à elle le plus grand nombre d'adorateurs possibles. Que voulez-vous! l'hôtelier est si exigeant!

La belle Anna, depuis huit jours qu'elle fait relâche, se montre trop souvent pochard; je lui conseille de se livrer un peu moins aux alcools. Que doit dire de cela son volumineux protecteur? Je suis bien sûr qu'il ne doit pas être très content de cela, et qu'il pourrait bien lâcher la belle si elle n'est pas plus sobre en boissons ainsi qu'en gestes et en paroles.

M. Sylvain a donc eu le bon goût de nous débarrasser de M^{lle} Halsus, la laidetonne incarnée; je l'en félicite sincèrement.

Je suis à la piste d'une petite aventure concernant Rosetti et Chouchou qui, si elle est vraie, fera bien rire les lecteurs de la Bavarde.

Je baise les mains à toutes nos belles-petites, et je leur dis: A la semaine prochaine.

BÉBÉ.

Toul. — Augustine nous écrit, nous respectons son orthographe:

Monsieur le rédacteur,

Vous m'avez mis deux fois dans votre journal le premier coup je n'avais rien dit, mai en voyant le deuxième article qu'on voudrait faire passer comme venant de moi et d'une autre fille que je connais pas je ne puis m'empêcher de vous dire que ce n'est pas bien et que celui qui a écrit pour cette brune ferait mieux d'apprendre la politesse, il en aurait besoin pour son métier de sote ruisseau vu qu'il se trouve quelque fois dans des compagnies avec que son maître ou qu'il y a des gensse bien élevés et quelui ne l'es pas sans cela il n'aurait pas écrit comme venant d'une jeune fille qu'il ne connaît pas pour faire courir des mensonges sur son conte.

Il na pourtant rien à dire pasqu'il vient presque tous les soirs faire le pierrot pres de chez nous au coin des halles pour attendre je ne sais qui mais surement qu'elle fille qu'il protège pour qu'elle lui donne de sont argent vous mosieu que c'est pes grand chose que celui qui vous a écrit un petit gratte papier qui vient tout les jours à Toul pas pour travaillé puisse qu'y passe son temps à écrire du mal d'une pauvre fille comme qui ne sorte sans ma mère, aussi vous voudrez j'espère bien ne plus croire ce qu'on vous enverra sur moi et que pour me faire plaisir et à ma mère vous metrez cette lettre dans votre journal pour que tout le monde voi bien que je suis une fille honnête et qu'il ne faut pas croire le menteur qui a dit que je faisai la noe avêque les militaires et que c'est pas vrai.

Vous serez assés bon n'est ce pas mosieu pour imprimer cette lettre la prochaine fois pour qu'on voie que je me moque de ce petit clerc et de ses mensonges.

Votre dévouée qui vous remercie.

Augustine H.

Chère petite retourne à Paris compléter ton éducation et apprends le français, car le pavé de notre bonne ville est infesté de ses parasites, suis mes conseils, car ma foi dame Bavarde pourrait bien renseigner ses lecteurs sur les causes de ton premier départ et leur donner des renseignements sur la vie que tu mènes en compagnie de ton aimable collaboratrice la petite amie de tous les adjudants.

Bibi Lolo.

Nancy. — De profundis. — Nous croyons devoir épancher dans le sein de la Bavarde, le trop plein de la douleur qui nous accable! cela nous aidera à en supporter le poids! et lui demander, s'il est infortuné comparable à la nôtre, nous accueillerons avec reconnaissance les consolations qu'elle s'efforcera de nous adresser, en partageant notre tristesse! Depuis une semaine, il semble que notre ville soit située sur les bords de la Tamise; la population si gaie, si riante, et même quelques fois si bruyante, a un air triste et lugubre depuis ce jour néfaste, on ne rencontre plus que fronts soucieux, et l'empreinte d'une vague inquiétude se lit sur toutes les figures: C'est que le bruit s'en était répandu avec la rapidité d'une traînée de poudre. Lorsque nous apprimes la fatale nouvelle nous nous refusions à y croire, elle n'était cependant que trop réelle! Il est facile de comprendre que l'habitude ne se perd pas avec facilité, surtout quand cela date de plusieurs années, on se fait si volontiers illusion sur ce que l'on désire, que nous sommes bien pardonnables de n'avoir pu résister à un tel coup.

Si encore il y avait eu quelques ménagements il n'eût pas été si rude, mais rien que la cruelle vérité c'est navrant! Nous nous bercions donc d'une folle espérance quand la nouvelle est venue nous frapper, et aujourd'hui que le fait est accompli, nous doutons encore; en face de ce malheur imprévu nous résolvons sur le champ de tenter une nouvelle démarche, ce fut en pure perte, la réussite ne couronna pas notre éloquence et la décision était irrévocable! Hélas le sort inexorable resta sourd à nos prières, et il nous faut accepter, ce que nous ne pouvions empêcher. Nous avons le cœur dans un si pitoyable état que nous sommes forcés de remettre la suite au prochain numéro.

Heureusement nous nous apercevons à temps que si nous avons parlé de notre chagrin nous avons oublié de vous en faire connaître le sujet, et nous allons réparer cette omission. Il s'agit d'elle, vous la connaissez, elle avait été jeune; si elle ne l'était plus, ce n'était pas de sa faute, mais bien celle du temps qui ne respecte rien.

Pourtant il lui restait des formes sculpturales, et nous avons été souvent envieux de sa plantureuse beauté, elle avait la voix sympathique, et elle savait nous charmer quand on l'écoutait, et pendant de longues années nous allions l'écouter tous les jours, c'est-à-dire tous les soirs. Elle avait toute notre admiration pour son talent, et toute notre indulgence pour ses faiblesses, et elle en avait, leur nombre en est incalculable, nous ne voulons pas du reste nous montrer plus impitoyable que le Créateur et, comme à la Magdeleine, il lui sera beaucoup pardonné parce qu'elle aura beaucoup péché, elle est donc décidée à nous quitter, et quand ces lignes paraîtront, ce sera un fait accompli.

Vous ne pourriez aujourd'hui rencontrer personne, qui ne vous interroge ainsi: C'est donc bien vrai, elle nous quitte? hélas! oui, ce n'est que trop vrai, là dessus explosion de regrets, et toujours la même phrase finale où allions-nous aller? Il n'y a plus de beuglant possible sans elle, car ses bonnes petites amies qui restent parlons-en, ou ce qui est préférable n'en parlons pas, nous ne promettons pas cependant pouvoir résister à la tentation d'en dire quelques mots, mais ce sera pour une autre fois.

Aujourd'hui que la diva nous quitte nous ne pouvons nous occuper de celles qui restent, lesquelles seront impuissantes à mettre un frein à notre douleur. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle est partie, sous d'autres cieux, c'est qu'elle va charmer d'autres yeux, et d'autres oreilles, à moins pourtant qu'elle ne soit à la recherche de son

trente-septième amant! Il n'y a que toi, charmante Alphonsine, qui puisse nous renseigner à cet égard, le ferait-il? n'est pas jusqu'à son parfum si étrange qui nous manque, car en faisant la quête, elle s'appuyait sur nous, avec un gr

Malzeville. — En présence, de la sotte campagne entreprise contre les organisateurs du bal de Malzeville, le comité n'avait pas cru devoir répondre jusqu'ici, aux insinuations malveillantes qui blesaient à la fois les souscripteurs et le comité, préférant leur laisser acquiescer la preuve de leur impuissance, et en leur marquant nettement mépris qui leur a été pénible, qu'ils n'ont même pas la force de surmonter par un silence qui serait plus digne et plus spirituel que tous les écrits parus jusqu'à ce jour, écrits dictés par le dépit.

Pourquoi ces messieurs citent-ils la manufacture des tabacs, n'y a-t-il donc pas à la manufacture, comme dans d'autres ateliers, des jeunes filles honnêtes, et il n'était pas permis au comité de les écarter sous cette considération stupide d'ateliers, comme l'a fait certain comité qu'il me serait très facile de nommer.

Quant à l'auteur de l'article, nous ne cherchons certainement pas à le connaître, et nous lui avouons franchement qu'il n'a pas besoin de se cacher sous un lâche anonyme pour éviter les coups de pieds et les coups de poings, nous connaîtrions ce brave évite du bal, qui ne nous fait que trop voir son dépit que nous ne ferions que rire de ses actes si bien en rapport avec sa réputation d'homme d'esprit.

Pour le comité,

E. V.

Le Havre

CHRONIQUE DU DEMI-MONDE

L'administration s'étant un peu relaxée de sa sévérité, les rares vacheries qui ont résisté à la crise reprennent un peu de brillant.

L'Espérance a un regain de succès depuis la rentrée d'une ancienne pensionnaire Marie et les débuts d'une certaine Titine dont l'opulent corsage est plein de promesses.

En dépit du deuil des patronnes, une folle gaieté règne dans l'établissement. Hélène et Aline, comme toutes les blondes filles d'Ève, sont d'ailleurs charmantes sous leur costume noir, mais l'accord parfait a cessé de régner entre les deux sœurs associées et leur séparation est décidée, c'est donc une nouvelle vacherie à l'horizon car Abine est résolue à s'établir et à faire à sa sœur chérie une concurrence acharnée.

Nous aurons de nouveau à glaner sur ce terrain et la Bavarde sera des mieux renseignées sur tout ce qui se passera dans ce demi-monde.

Nous ne nous arrêtons pas à la formidable scène de pugilat de la mi-carême dont Marie a été l'héroïne, car c'est déjà de l'histoire ancienne et d'autre part on nous assure que la belle avait droit à des circonstances atténuantes mais qu'elle recommence pas, nous serions moins discrets à la récidive.

Une ex-pensionnaire des brasseries, bien connue dans le monde galant sous le sobriquet de « la Petite Volaille » vient d'être définitivement abandonnée par son amant sérieux; La pauvre pauvre petite arpente la rue de Paris d'un air triste et rêveur paraissant chercher ce que cherchait jadis Diogène.

Où sont hélas! les joyeuses parties de l'an dernier, les promenades à la campagne et les soirées du casino Marie-Christine; tout cela n'est plus déjà qu'un lointain souvenir. L'ingrat a trouvé une nouvelle comédie.

Le fait pourra paraître renversant, mais une personne bien informée assure que la petite volaille était fidèle à son amant, aussi chante-t-elle bien tristement l'air des Noces de Jeannette :

Ma pauvre âme est pleine
D'un mortel souci
C'était bien la peine
De l'aimer ainsi.

Nous prenons part à la douleur de la chère enfant et constatons une fois de plus l'inexactitude du dicton « La vertu est toujours récompensée ». Il est en effet bien probable que si elle eût été moins fidèle, la chère petite posséderait encore le cœur de l'inconstant.

Nous pouvons citer un nouveau fait à l'appui de la morale de l'histoire précédente.

La volumineuse Eugénie, dont nous avons quelquefois relaté les péchés mignons continue à faire de son nabab l'homme le plus trompé de France et de Navarre. Le monsieur est d'ailleurs taillé pour cela, car il a l'innocente manie de la pêche à ligne, et nous parlerions volontiers une action de l'Union Générale contre les appointements mensuels de Ninie, que l'énorme demi-mondaine a fait à son Nanan plus d'injures que celui-ci n'a jamais attrapé de goujons dans la longue existence de pêcheur à la ligne.

Le monsieur n'a pas plus tôt le dos tourné que l'interminable défilé des amants de cœur commence.

Naturellement tout le monde connaît le manège, excepté celui qui en est la malheureuse victime. Notre pêcheur à la ligne, bien loin de soupçonner un instant sa chère Ninie, est absolument persuadé de la parfaite innocence de la donzelle. La chose dure ainsi depuis de longues années, et il n'y a pas de raison pour que cela finisse.

Reconnaissons donc une fois de plus que la vertu est toujours récompensée.

La belle Ninie du Manomètre a été aperçue mercredi au Grand Théâtre à la représentation au bénéfice de notre prima donna Mme Rey. Nous lui ferons observer respectueusement qu'il est bien mesquin d'aller aux secondes, surtout quand on a une toilette aussi éclatante que la sienne; une si belle dame ne devrait pas regarder à une pièce de cinq francs pour s'offrir un parquet.

A huitaine de nouveaux et intéressants détails sur la grosse Ninie L., la belle Hélène P., Ninie du Manomètre; quelques autres étoiles du demi-monde.

A huitaine aussi quelques détails inédits sur le déboullement de la brasserie de l'Espérance.

De Vinéquey.

Libourne

Depuis quelques jours nous remarquons les fréquentes allées et venues d'une jeune et gentille brunette, qui a nom Berthe. Cette charmante enfant est venue s'échouer depuis tantôt un mois à Libourne, où elle a élu domicile, en compagnie d'un jeune sous-officier en garnison à Bordeaux.

Il paraîtrait que nos deux tourtereaux coulaient des jours heureux dans le gentil nid qu'ils s'étaient fait, boulevard de la Gare, lorsque ses fonctions militaires rappellèrent le sous-officier au sentiment de la réalité; depuis, la gentille Berthe, in-

solable, rôde sans cesse autour du quartier militaire, le pantalon garance ayant sans doute beaucoup plus d'attraction pour elle, que celui d'un simple gommeux. Puisse-elle trouver un nouveau fils de Mars dont le congé soit illimité.

Marie Vadrouille, qui joint au métier de tendresse celui de lisseuse, quoique cependant son nabab lui ait interdit tout cumul; Coralie, surnommée la Blonde, à cause de son opulente chevelure filasse, et dont la fausse natte a failli être ramassée par un dragon, qui n'aurait pas manqué de l'ajouter à celle qui orne déjà l'apanage de son casque; et enfin, dominant le groupe dont nous venons de citer quelques-unes des beautés qui l'entourent, Jeanne, la grande Jeanne, si bien nommée la Coquette, et dont la vie, à Bordeaux comme ici, sera racontée par la Bavarde, dans un de ses prochains numéros; sans doute leur fait-elle la leçon, c'est ce que nous avons pensé, étant donné le silence religieux, avec lequel elle était écoutée par toutes ces jeunes tendresses, et à la portée de quel elle met sa vieille expérience, moyennant, prétendent, certaine rétribution.

Nous reviendrons sur elle, ou tout au moins sur la vie excentrique qu'elle a menée à Bordeaux avant de devenir ce qu'elle est aujourd'hui.

LUDOVIC DE SAN REMO.

Bourg (Gironde). — Nous sommes priés d'aviser nos lecteurs, que M. A. Labatut, étudiant en pharmacie, à Bourg, n'a rien de commun avec notre correspondant Lecoq Hardi, auteur des articles insérés dans notre journal et que c'est à tort qu'on lui en attribue la paternité. En outre M. A. Labatut, n'a jamais adressé d'articles à notre journal.

LA RÉDACTION BORDELAISE.

Figeac. — La belle Louise se met depuis quelques jours beaucoup de noir autour des yeux; voudrait-elle par hasard porter le deuil du départ de son cher boudoir.

Nous conseillons à mademoiselle Rose d'être plus indifférente envers certains habitués qui peu à peu lui plaisent car elle excite la jalousie d'un jeune adorateur pour lequel elle a des amabilités. Soyez plus humaine chère petite et ne faites plus saigner le cœur de ce jeune tourtereau, la jalousie est une bien mauvaise conseillère, gare aux rivaux.

Nous prions les jeunes tendresses de la ville de modérer leurs promenades ou rendez-vous. Si vous ne voulez pas que la « Bavarde » parle de vous, faites en sorte de ne pas vous y prêter. Une d'entre elles est furieuse contre les correspondants. Prenez patience et ne vous faites pas critiquer, alors on ne parlera plus de vos voyages aux environs, car vous savez que la « Bavarde » sait tout, et a les yeux sur vous. Modérez votre mauvaise humeur.

PASSEPARTOUT.

Agen. — Cette tendre Rose a-t-elle l'intention de rester dans notre ville? nous le supposons. Elle était encore au théâtre jeudi, toujours à la même place (elle y tient) la loge des officiers lui plaît; son nabab y est certainement, toutefois il pourrait choisir un autre lieu pour se rapprocher d'elle ou au moins attendre la sortie du théâtre.

Qu'elle suive donc les conseils qu'on lui a déjà donnés. Se placer dans une loge pour au moins cacher la cuisinière de sa propriétaire.

Pas tant de platine, si cela continuait il faudrait bientôt se faire regretter.

Deux femmes dont l'une fort brune (pas trop belle) se sont crépées le chignon d'une façon tout à fait remarquable.

Cette lutte amoureuse aurait été beaucoup plus longue si une personne dévouée ne s'était interposée. Malgré tout, nous serions très heureux de connaître le motif qui les a poussées à distraire un grand nombre de personnes présentes à ce moment là.

Est-on mal éduquée à la Tremblade?...

Céline est restée peu de temps sur le gravier; aurait-elle perdu son baillier de fonds pour ne pouvoir se faire payer une fourrure qui lui permettrait d'assister plus longtemps à la musique.

Il est vrai de dire que sans manteau il n'était guère possible de rester sur une promenade par un temps aussi froid.

Allons, le nabab, un bon mouvement pour l'amie.

GANTIER.

UNE SILHOUETTE.

Maria! la même qui, je crois, a été appelée dans votre dernier numéro « l'exotique », est une « femme précieuse » presque dans le sens des « précieuses ridicules » de Molière.

Mimant les dames du high-life, en vraie caricature, elles pourraient à elles seules, réaliser la fortune de plusieurs catégories de fournisseurs, notamment des bandagistes; je veux parler de ceux, dans les vitrines desquels sont étalés ces petits instruments en caoutchouc, si utiles à la femme dénuée d'ampleur, pour tenir la place des formes et des rondeurs absentes, en un mot des avantages dont dame Nature s'est abstenue de les gratifier. D'ailleurs, gardons-nous de qualifier de fraude ce subterfuge innocent, puisque la sensation du touché est aussi agaçante.

Toujours couverte, dans toute sa longueur, de toilettes étiolées, robe satin blanc, robe grande fantaisie avec balayures irrégulièrement adaptées, elle est la reproduction assez exacte d'une figurine de la Mode illustrée, surmontée d'un chapeau mascotte, ou d'un chapeau à gouttières, dernière nouveauté.

Généralement en retard pour la promenade, elle y fait une superbe arrivée pendant l'exécution du pas redoublé le plus bruyant. D'où son surnom de « Fanfare »; un des nombreux sobriquets qu'elle ajoute à ses noms et prénoms.

Dans les rues, on la voit qui s'avance fière, majestueuse mais raide, d'une raideur digne d'une avalanche de sabres. Elle ne fait l'effet de tenir considérablement à allonger sa taille; peut-être est-elle espagnole. Je ne connais pas au juste sa nationalité.

Avec une légèreté toute parisienne, elle saute les trottoirs. Sa robe fait frou-frou; frou-frou. Son petit pied fait clac, clac. Car elle a un petit pied, et ne l'ignore pas; elle le chausse avec un goût qui pourrait lui envier l'art de aux souliers de satin noir dont nous parlons récemment.

Et toutes ces merveilles sont le résultat d'un négoce! Dois-je le définir? Rencontre-t-elle un personnage détesté? Tout aussitôt, elle rejette sa tête en arrière, ses lèvres se pincet, un rayon vi-

suel tangent à son épaule, terrifie l'infortuné qu'elle n'aime pas. C'est à la suite d'une de ces rencontres, qu'elle a été décorée d'un nouveau sobriquet: « canne à pêche » qui s'écrit avec un accent très aigu à la place de l'accent circonflexe, et doit se prononcer les dents serrées. Il nous explique sa maigreur qui n'a d'égale que celle de la célèbre tragédienne.

Pardonnez-moi ce rapprochement, qui, certes, n'est pas en faveur de la tragédienne. C'était sur le bord de la mer. Aujourd'hui elle ne foule plus le sable de la plage, mais se contente de prendre le train pour un canton voisin. Amère dérision de la destinée! Le commerce est peut-être en souffrance.

BARON BRASSIRO.

Perpignan. — Tapage dans Landerneau. — L'article que nous avons consacré à Marie B., la semaine dernière, a semé l'épouvante dans le camp de nos belles-pent. Certaines de ces dames qui ont à leur actif des aventures intimes des plus croustillantes ne savent pas dissimuler les appréhensions. Elles reconnaissent avec un effroi bien légitime, du reste, que le service de la Bavarde à Perpignan se fait avec une sûreté d'informations étonnante. Pas un lapin ne se pose chez l'une d'elles que les rédacteurs de cette maudite feuille n'en soient informés.

Pour obvier à cet état de choses qui menace leur commerce dans ses racines mêmes, deux de nos ribaudes les plus en vue, la Grande-Hélène et Marie-aux-Bijoux, ont résolu de provoquer un meeting monstrueux qui seront conviés le ban et l'arrière-ban de la gent demi-mondaine.

Nous sommes déjà en mesure d'annoncer que la grande Hélène tient en poche un projet qui, certainement donnera lieu à une discussion très vive. Notre universelle catalane prise d'un accès de vertu qui s'explique en la circonstance, ne propose rien moins que de se mettre en grève, en masse, pour couper court aux indiscretions de la Bavarde. On se subviendrait, en attendant, avec le produit des peaux de lapin dont ces dames ont une ample provision et que l'on écoulait en ville en constituant une escouade de vendeuses qui iraient lancant à tous les échos le traditionnel: *Peil de plèbre, peil de lepin!*

L'incendie Marie-aux-Bijoux, estimant le moyen trop radical, introduira un amendement qui conférerait aux grévistes la faculté de faire gras certain jour de la semaine.

D'avance et alors même que nos mutines adopteraient à l'unanimité leur projet sinistre, nous avons la conviction que dès le lendemain, elles auraient toutes forjât à la foi jurée. — Nous tiendrons nos lecteurs au courant de cette grave affaire.

ROBERT DE MARVILLE.

Caracassonne. — La petite Adèle dont les chapeaux tapageurs ont fait autrefois époque serait-elle à pied?

Elle en effet, qui ne pouvait comprendre qu'on vint au concert autre part que dans une loge, la voilà maintenant qui se paie un modeste parterre en compagnie de son inséparable Dolores. Pourquoi aussi ces longues et fréquentes poses au café Grillot? Mystère et boucherie.

Très en vedette depuis quelque temps la virgineale Rosa, retour de Narbonne. Son docteur protecteur ne pourrait-il pas lui préparer une pâte à boucher les trous? Mystère et consultations.

Toujours très frusquée la plantureuse Berthe. Mais que diable a-t-elle fait du jeune caniche qu'elle tenait caché dans le fond de sa loge? Mystère et sculpture.

Décidément Maria veut se rattraper de ses longs jours d'abstinence et de jeûne forcés. C'est une des colonnes de l'Eldorado et la 3^e loge à droite est le point de mire de pas mal de soupirants. Mais qui nous dira la cause de ces brusques réveries qui la font se pencher comme un saule pleureur? Mystère et orchestre.

Et la sensible Antoinette? Sous quel ciel inconnu est-elle allée propager la culture de la pomme de terre? Mystère et justice de paix.

M^{lle} Legrand, en rupture d'Eldorado, n'est pas près, paraît-il, de quitter Caracassonne. L'air de notre ville serait-il favorable à sa santé? Mystère et fuschine.

JEAN QUI PASSE.

Pézenas. — Permettez-nous de présenter aux lecteurs et lectrices de la Bavarde une de nos cascadeuses. Bien que cette belle petite n'ait pas encore été signalée, elle fait preuve de telles dispositions et offre des charmes si attrayants, que nous n'hésitons pas — persuadés qu'elle n'en sera pas fâchée — à la ranger parmi les demi-mondaines de notre ville.

Qu'on se figure une petite fatotte, assez rondelette, la tête un peu enfoncée dans les épaules, ce qui pourrait lui être préjudiciable, si ses yeux noirs qui transpercent les cœurs et réveillent les sens, ne répareraient ce défaut. Ajoutez à cela des yeux magnifiques, une façon charmante et toute particulière de porter la tête, et vous aurez une esquisse bien imparfaite, hélas! car la plume ne pourra jamais peindre une beauté si exquise.

Bien des racontars d'anecdotes plus ou moins croustillantes circulent sur son compte. Nous croyons cependant pouvoir les démentir d'une façon formelle. L'aimable belle ne prodigue pas ses grâces. Elle en connaît la valeur.

UN CIBUS CRASSEUX.

Béziers. — Voilà deux mois que nous manquons de plumes d'oies dans nos bureaux. Nous parvions la belle Hortense de nous en faire parvenir quelques douzaines de sa fabrication, et pour cela, nous lui adressons en mandat poste la somme de 2 francs, afin qu'elle n'ait pas à déboursier pour les frais de port de ces articles.

La dèche aurait-elle fait apparition chez Margot la folle, car elle a déserté complètement les fleurs et l'Alcazar, ainsi que les divers établissements. Aussi, mettons nous nos colonnes à sa disposition pour vendre les manchons qu'elle a pu confectionner.

Madeleine la Gavache pense peut-être pas à ses vieux jours en ne mettant rien de côté pour pouvoir vivre en paix. Aussi une oreille indiscrette nous a soufflé qu'une vente devait avoir lieu dans le courant du mois de mars, et certains objets lui appartenant y feront apparition, peut-être a-t-elle besoin de plumer quelque joli canard ou faisau,

afin de vendre chèrement ses dépouilles. Nous serions désireux d'avoir une réponse à ce sujet.

Blanche sac au dos doit être en possession d'un beau pigeon, car depuis quelque temps elle se tient sans doute dans l'intérieur de ses appartements. Quelqu'un n'a soufflé qu'elle allait devenir très rangée, car elle va prendre la vie de couturière. A-t-elle au moins une machine à sa disposition.

La blonde Clémentine a resté quelque temps sans venir se faire admirer au Skating-Ring, peut-être son fils de mars lui avait-il interdit d'aller dans cet établissement, car voilà qu'il est infecté par les rédacteurs de journaux de la localité. Aussi elle qui craint la critique, n'aurait-elle rien trouvé de mieux que de se dispenser d'aller faire voir ses capacités pour cet art, qui du reste lui est très familier, car il y a déjà longtemps qu'elle patine, si ce n'est au Skating c'est bien dans les caboulots infests.

Le marquis de la TONNELIÈRE.

Montpellier. — Adresser toutes les lettres et communications chez M^{me} V^e Chambardou, libraire, Grand-rue, 51.

PETITS POTINS ET RACONTARS

Nous avons rencontré, sur la place de la Comédie, une actrice du casino-usine Bec et Cie, Franka, qui se balladait en compagnie d'une de ses amies. Cette représentante de la vieille garde ferait bien, selon nous, de tremper un peu moins sa face ridée dans des sacs de poudre de riz, de se passer un peu moins de carmin sur les lèvres, et du kohl sur les yeux, nous la prenions de loin pour une peinture ambulante. Quelqu'un nous glisse malicieusement à l'oreille que les nababs montpelliérins ne fourmillent pas autour de cette jeune (?) inhumaine.

Oh! ma mère!

C'est Jeanne la Marseillaise, de chez Lahe, qui nous fait pousser ce cri. Cette tendresse d'un genre à part ne va-t-elle pas s'imaginer de poser pour la femme honnête (oh! s'il se montrait révoquer)? De l'avis de tout le monde, elle ferait bien mieux de faire moins sa mijaurée quand on lui parle. Cette gambilleuse à large poitrine est très fière, nous ne savons de quoi par exemple.

Nous apercevons, presque tous les soirs, au Casino-usine de la rue Maguelonne, Marguerite Gauthier qui est toujours aussi gentille que par le passé. Cette aimable tendresse va, paraît-il, nous quitter dans quelques jours; les nombreux amis qu'elle a à Montpellier font tout leur possible pour l'astreindre à rester quelque temps de plus parmi nous, nous nous associons sincèrement à eux.

La gentille Théo est pour quelque temps venue par suite du départ de son jeune nabab qui doit revenir dans quelques jours. Nous l'avons aperçue, l'autre soir, dans une loge de l'usine de la rue Maguelonne, où elle assistait à la représentation avec un visage des plus tristes. Nous avons vu tout de suite la cause de cette tristesse, et nous sommes sûrs de ne pas nous tromper en la rapportant au voyage plus haut désigné. Aussi ne la voyons-nous plus, l'après-midi, ni à l'Esplanade, ni à Monte-Carlo, où elle avait l'habitude d'aller se promener; elle ne sort plus, elle est tout à fait sérieuse. Nous sommes heureux et en félicitons et nous souhaitons en même temps le retour à plus bref délai du jeune veinard qui doit ramener chez cette enfant la gaieté d'autrefois.

De VARANNES.

Avignon. — Louise-la-Folle est revenue dans nos murs. Nous avons rencontré hier cette dépitante mondaine en compagnie de Madeleine-Gonçalès. Ces dames étaient sous la conduite de deux jeunes calicots qui marchaient à distance, de peur de se compromettre cela se comprend!

Miss Isabelle devient rare comme les beaux jours; que devient cette ridicule personne? Quelque tourtereau nous l'aurait-il enlevée? Ce serait une petite perte pour le bataillon de Cythère!

La grosse Caroline affectionne beaucoup depuis quelque temps, les promenades au Rocher. Que diable ce mastodonte femelle peut-il bien avoir à faire par là? Quelques amours discrètes, sans doute. Nous souhaitons bien du plaisir à son Adonis inconnu; mais s'il n'est cet homme-là doit avoir beaucoup de courage!

Louise est décidément toujours aussi folle que par le passé. Mais toujours aussi gracieuse cette belle petite! Un peu trop vadrouille, cependant; à part cela elle a encore du bon.

Un bon conseil en terminant:

M^{lle} X... demeurant rue Pétrarque se rend tous les soirs à un rendez-vous dans les environs de la gare. Cette gracieuse enfant ne se doute assurément pas que nous avons eu l'indiscrétion de surprendre quelque fois ses entretiens amoureux. Qu'importe! nous l'en prévenons et lui taisons savoir, dans son intérêt, que son adorateur fidèle n'est qu'un polisson qui se vante en public des avantages qu'on a bien voulu lui accorder en particulier, sans égard pour la réputation de celle qui a eu la faiblesse de l'accorder.

Avais-je, la belle, s'il en est temps encore. La phalange de Cythère est assez nombreuse sans qu'une nouvelle Hébé en vienne grossir les rangs. Au train dont vous allez, la chose arriverait vite et ce serait vraiment dommage.

BEZÉRIETH.

Privas. — Marie nous paraît bien triste avec son intime Marie, ces deux charmantes petites pourraient-elles nous dire pourquoi elles sont si ennuyées: « peut-être que leurs charismes amis ne pensent plus à elles ».

Nous n'avons qu'à féliciter la petite Emilie, qui ne cascade plus le soir; il m'a semblé d'entendre sa mignonne voix; Elle chante si bien cette chansonnette: *Le voilà Nicolas ah! ah! Nicolas ah! ah! Nicolas ah! ah!*

PASSEPOIL.

Roanne. — Elle est blonde, elle a vingt-cinq à trente printemps, a habité Paris et Lyon, aujourd'hui ouvrière à Roanne à ses moments perdus. Pour tout costume une robe et un manteau noir garni de fourrures. Depuis quelques jours elle a arboré une toque en velours bleu. On peut

lui en demander le prix. Elle ferait mieux de soigner ses chaussures.

Volage, elle file le parfait amour avec le pâtissier, le liquoriste ou le rentier. Jadis elle était fort bien, mais depuis. Après le bal de Venise, dimanche, elle est allée souper en tête-à-tête. Elle ferait bien mieux de songer à son petit bébé.

Bourg. — Quelle est jolie la petite Marie, et surtout qu'elle est aimable. Imaginez-vous toutes que Nuremberg peut faire de mieux, vous n'arriverez jamais à la cheville de la grâce et de la fraîcheur de notre charmante Hébé.

Petite de taille, elle ressemble à une chatte, elle fait du reste très bien son ronron auprès de son joli matou. Ses cheveux châtains retombent en boucles luxuriantes sur un front bien blanc, ses jolis yeux lancent des éclairs à la vue d'une jolie parure, son joli pied ne remue au bruit d'un bouchon de champagne, sa bouche mignonne, qui contient de belles petites perles, sourit si agréablement qu'elle fait tressaillir. Son menton en fossette, est bien tourné, malheureusement le tout est un peu trop pelotté, mais passons, son petit cou est bien blanc, quelles jolies épaules, et ses bras et ses petites mains terminées par des ongles si roses, que c'est je ne vous dis que ça.

Quels jolis petits mais bien petits globes sur cette blanche poitrine, qui renferme un petit cœur d'or, petites hanches bien prises, jolies petites jambes bien tournées, terminées par un petit pied si mignon, que Cendrillon en aurait été jalouse. Quant aux mollets, dame, personne ne les a vus.

Ensuite un peu musicienne, montant à cheval au besoin, elle a été recherchée par des gros bonnets de nos alentours, etc.

Allons mignonne, malgré tout soyez un peu plus fidèle à votre imberbe, qui vous aime tant, vous savez bien que ses intentions à votre égard sont très honnêtes, et laissez un peu de côté ce barbon, qui, quoique très bien calé, ne peut pas vous offrir un cœur et etc. comme celui qui vous aime tant. Au revoir belle petite Marie.

MAK FERRE L'ANE.

Belley. — Depuis quelques jours notre ville, par la présence des réservistes, a pris un aspect inaccoutumé, de toute part on ne voit que beautés étalant leurs brillantes toilettes sur le promenoir, au Casino et ailleurs. Ces aimables enfants s'arrachent nos soldats, voudraient-elles, elles aussi, apprendre le maniement des armes.

Fi mesdemoiselles, c'est trop de patriotisme, car vos mains ne sont pas faites pour manier des instruments aussi froids, ni vos fronts pour porter une coiffure aussi lourde, gardez-le ce patriotisme pour d'autres circonstances et modérez votre ardeur guerrière, car déjà les bruits de guerre se sont répandus et de nombreuses recrues vous arrivent de toutes parts pour renforcer votre sacré bataillon, et mesdemoiselles, à un moment donné, ne craignez-vous point d'avoir de la part des nouvelles venues, une concurrence illégale.

Votre générale, vivement préoccupée de cet état de chose, s'est rendue auprès d'un gros bonnet de la cité, qui lui a promis, pour calmer vos desirs, de faire appel à un régiment de dragons, lequel viendra sous peu occuper la garnison et bien autre chose encore.

UN CASSE NOISETTES.

La grosse et Plantureuse Tienette devient d'une maigreur effrayante. Est-ce que ses six nuits d'orgie passées au Casino n'en seraient pas une des principales causes?

Maman Tête-de-Mort est devenue fabuleusement belle (pas par sa figure, oh! non) mais par ses atours. Je ne sais où elle a découvert tous ses atours. Ses protecteurs n'en sont peut-être pas ignorants, oh! non! non! c'est certain!

On nous assure que la belle brune de la Guinguette s'est singulièrement calmée. D'où cela vient-il? Elle aura probablement mis beaucoup d'eau dans son vin depuis mon départ. C'est le calme après la Tempête. Allons tant mieux, et grand bien lui fasse.

Un rengagé pour payer ses dettes.

Lons-le-Saulnier. — Le bal du café du Balcon était resplendissant de décorations et de costumes frais.

Nous avons remarqué la triste figure de nos folles qui auraient dû être le bout-en-train de cette brillante soirée. Au prochain bal, la Bavarde leur conseille de prendre le costume de mousquetaire pour être plus à l'aise, puisque vous avez les allures de guerriers.

Porthos et Aramis pourraient garder l'incognito. Belles petites malgré les dominos et les folles, faites attention d'éviter les indiscretions subites.

Tine était resplendissante de jeunesse, son teint rivalisait avec les roses qui ornaient son costume.

Julie-aux-aérochères-cœurs se lance, il paraît qu'elle a fait tourner toutes les têtes en faisant admirer ses gros bras et sa fine main.

Filme, vous vous montrez cependant par trop excentrique. Pourquoi donc, vous ajoutez-vous ce vilain chapeau gris, qui déparait votre coiffure et défrisait votre charmant perruque blonde, qui vous seyait à ravir, malgré l'originalité de votre costume, vous avez brillé comme un arc-en-ciel (que vous étiez) entre toutes ces folles.

Le reporter d'ASCANIO.

BAL MASQUÉ. — Entrée libre excepté pour... ASCANIO. — Triste bal masqué que celui qui a eu lieu samedi dernier dans une des salles du café du balcon. La salle cependant était magnifiquement décorée, mais il n'y avait pas d'entrain et fort peu de danseurs, un moment j'ai cru que j'allais assister à une cérémonie funèbre, cela tient à une cause que je n'ai pas à discuter ici et qui n'est pas digne des promoteurs du bal.

En revanche tout le bataillon de cythère était au complet. J'ai même aperçu quelques nouvelles recrues, entre autres la petite Jacqueline qui était enfogotée dans un costume de pierrot qu'elle avait omis de dégraisser, allons petite machurée un peu plus affilée d'un costume de bohémienne, bien trouvé, charmant, cela devrait être votre costume habituel.

Nana et Filine étaient là, quels chauts effrénés elles piquaient, on voyait bien qu'elles voulaient profiter du dernier bal, où il soit permis à ce genre de monde d'entrer.

Justine est inabordable, depuis que l'on sait par l'indiscrétion de mon collègue qui signe un patron, que cette cascadeuse a un troussau tout de batiste, criez-vous qu'elle a refusé de prendre un bock avec moi.

Et vous grande Hermance, êtes-vous allée à ce bal avec l'intime conviction de n'être pas reconnue. Votre stature de tambour-major aurait dû vous désillusionner complètement. Quel contraste vous faisiez avec le nain, et tenez puisqu'il est question de vous, je veux encore vous donner un conseil: consacrez-vous donc entièrement à

LYON

CAFÉS ET BRASSERIES

Brasserie Moderne à Lyon

Les jours se suivent et ne se ressemblent pas. En pourrait-on dire autant des brasseries ? La brasserie est un temple ouvert à la bière. Mêmes adorations, mêmes fidèles. Un jour, un homme heureux rêva de remplacer le garçon rigide et ministériel par la bonne, accorte servante, point farouche, se penchant assez pour qu'un baiser indiscret effleure son épaule ou sa joue. Et les adolescents et les vieillards ne quittèrent plus les tables de marbre, goûtant ce bonheur intime d'être servis par des reines à la fois impérieuses et rieuses.

Les gens graves se plaindront. On parla de saturnales. On s'écria : La jeunesse est perdue ! On gémit : « Où allons-nous ? » Chaque siècle a eu sa note voluptueuse. L'amour est une maladie nécessaire, que regrettent toujours ceux qui sont guéris. Il prend des visages selon le temps, mais il n'en reste pas moins l'amour, immortel, moqueur, railleur et profondément cruel. Les bonnes de brasserie sont les servantes de l'amour : elles sont le bataillon léger que le caprice conduit. Elles vont au gré de la fantaisie, joyeuses ribaudes. Elles nous font pleurer, parfois ; mais les larmes versées ne rendent que plus sonores les clairs éclats de rire.

On rit à la Moderne. Une brasserie noire le jour, claire la nuit, proche nos deux grandes rues. Il y a à Paris une brasserie de ce nom. Les noctambules y viennent chercher l'ombre de la volupté. Mais Paris est un monde enfiévré. Lyon met une sourdine à sa joie. Les grelots de son bonnet sont bourrés de coton, et sa Moderne ne permet pas qu'on la chiffonne plus haut que le genou.

Du reste, Pierre Alex, le maître de céans, pourrait s'appeler, comme le gérant du bal de l'Élysée Montmartre, « le père Lapudeur », une pudeur corrigée, pourtant, par la franchise gauleuse du dix-neuvième siècle. Les clients l'appellent Pierre tout court. Je ne l'ai nommé Alex que pour l'histoire. Comme toute, puisqu'il tient un paradis, on pourrait l'appeler saint Pierre. Sa charge serait une sinécure : son paradis ne ferme pas à clef. Et les vierges de son vallah dansent le cancan avec les élus.

Pierre Alex, saint Pierre ou Pierre, l'été, s'en va au Casino de Charbonnières : il cumule. Mme Pierre le remplace, rue Confort. C'est pourquoi les habitués appellent l'été : une saison bénie. Jamais le patron ne s'est expliqué cet engouement de ses clients pour la saison torride. Il ignore — il est le seul à l'ignorer — que Mme Pierre est aimable, avenante, gracieuse et que pour elle Augier a écrit ce vers exquis :

Elle est charmante, elle est charmante, elle est (charmante).

Une nuit — lugubre avec une grosse lune fromagère se vautrant dans des nuages noirs et sinistres comme les romans du *Lyon-Républicain* — on vit le guet s'arrêter à la porte de la brasserie. M. le lieutenant de police, ayant ceint son écharpe, ordonna à ses gens d'armes la plus grande prudence. Une vieille qui passait se signa. Elle crut qu'on allait sans doute expulser quelques carmes ; elle pria pour les bons Pères, en tremblant. Le reporter du *Progrès*, caché dans l'ombre, épiait, craintif, les préparatifs de cette descente policière : « Un coup d'État, pensait-il, j'en apporterai la prime à Delarocque, titre à cheval, succès foudroyant... » Et son cerveau s'emplissait de notes incompréhensibles.

— Au nom de la Loi, cria M. Morin, ouvrez !

— Hôtelier, dit le lieutenant de police, les messieurs du bailli vous accusent de receler dans votre cabaret des gentilshommes et des clercs de la basoche jouant aux jeux prohibés, après l'heure du couvre-feu. Vos tables de marbre sont revêtues d'un tapis vert. Votre hôtellerie est un brelan.

— Las ! messire, jura le pauvre Pierre, fouillez comme il vous plaira, je suis à vos ordres. Mais je jure par ma patente et mes contributions, ces deux choses si chères au fisc, que jamais la pernicieuse dame de Pique ne hante mon établissement. J'y reçois ma douce mie, la dame de Cœur.

— Assez de verbiage, intima rudement l'officier, et il dit aux soldats du guet :

— Fouillez.

On fouilla dans les lits. On y trouva quelque chose, mais ce n'était pas un tapis vert ; on fouilla dans les placards, on ne mit la main que sur des confitures, on ne rencontra rien de suspect. Cependant on finit par découvrir deux ou trois paisibles clients jouant au piquet. Ils prirent un air tellement innocent qu'on jugea leurs âmes vierges. Le lieutenant du guet rassembla ses hommes, qui s'en allèrent comme ils étaient venus, troublant la paisible cité du bruit rythmique de leurs lourdes bottes frappant le macadam des grandes rues.

Depuis, la Moderne n'a eu que d'agréables visites. Ce fat d'armes s'ajouta à sa gloire de brasserie. C'est sa blessure : c'est sa campagne. Moi aussi, dit M. Pierre, j'ai été frappé par les décrets ! La persécution met sur son front bourgeois l'aurole divine.

Les clients sont des gens de bien : la classe moyenne, la faculté et l'administration. Le commissaire Perraudin y voit avec le patron et M. Legrand. Trio d'hommes d'esprit, ne voyez point dans ce compliment une flatterie envers l'autorité.

Ce que j'ai tu, ce sont vos grâces, ô les hébés ! Je vous ai gardées pour la fin. Vous êtes la fortune de la Moderne. Le modernisme est à l'ordre du jour et maître Pierre, en homme sage, meurt avisé à choisir de doctes pucelles

qui savent boire gaillardement à la santé du premier venu.

Elles sont trois, comme les vertus théologales : Elisa, la Foi ; Virginie, l'Espérance, et Anna, la Charité. Elles sont fort bien dans leur rôle. Elisa est est à la Moderne depuis longtemps, les clients l'aiment. Elle est vive, mais elle pardonne. Elle pleure encore l'ami perdu il y a un mois. Je demande aux chastes épouses de n'avoir jamais de deuil de cœur moins long que celui-là. Elisa croit. Elisa c'est la Foi.

Brune, avec des yeux noirs éveillés, petits yeux de souris blanche, et sa chevelure qui frissonne, Virginie Beaux-Arts est un bon garçon. Elle se prodigue peu mais se promet beaucoup. Elle m'aimera pense l'éphébe : Virginie c'est l'Espérance.

Anna, vient de Marseille, on appelait là bas, cette grande pâle brune, qui semble bien l'héroïne de Musset « un clair de lune en capuchon noir » Anna d'Arc. Elle n'est pas fière. A toute lèvre qui s'approche, elle donne un baiser. Sa bouche ne compte pas. Anna, c'est la Charité.

D'autres sont passées, qui ont essuyé les manches de leurs costumes riches sur les tables sales. Catherine de Plaçard, dont la tournure archaïque du nom, évoque le souvenir de ces châtelines maîtresses des joyeux troubadours. Louise des Saisons, qui disait avec mon ami Georges Baillet : « L'amour n'en a pas. » Cependant son visage parle déjà de l'automne. Marie Gauthier, potinière comme une lyonnaise crevant de sa fine langue en aiguille, les ballons de ses amies. Catherine Candide, dont le surnom est un paradoxe. Elle adorait la fée aux yeux verts, comme Virgile, la princesse aux yeux glauques. Et combien d'autres dont les noms ne me reviennent point, mais dont je revois les frais visages défiler encore devant mes yeux éblouis.

Je sais ce qu'elles sont terribles et ce qu'elles coûtent d'illusions, ces maudites pécheresses ; j'ai appris à les haïr, mais je ne le puis. Ma jeunesse est restée dans leurs mains, lambeaux par lambeaux. Elles ont en ouïe le plus pur, elles, les impures... Elles ont eu les émois vrais, les larmes qui tombent toutes seules, le rêve qui s'égare clair et libre. Elles n'ont rien compris. Je leur ai montré mon cœur, elles ont regardé ma bourse. Puis-je les en blâmer. Il leur fallait des rubans, des robes de duchesse, des costumes de carnaval. Elles ne peuvent pas donner le paradis, elles qui sont dans le gouffre. Maintenant une jeune femme candide viendra à qui s'offrirait, vos restes, ô démon rose ! Et celle-là sera toute chaste, comme vous vous, vous êtes toute indécence... crie la loi humaine.

Un jour, à la Moderne, je buvais lentement un bock et toi tu buvais une chartreuse ; je te regardais dans tes yeux, dans tes yeux si grands, si grands, que mon âme tout entière s'y noyait la lèvre ô ma... !

Je suis fou, Dieu me damne, Elise, Virginie, Anna, donnez-moi autant de bocks que j'ai dit de sottises. Je veux voir monter, cette nuit les soupapes jusqu'au plafond.

J. SABATIER.

MALÉDICTION

Poésie dite par l'auteur à la Société des Écrivains Français, le 6 mars 1893.

Ah ! sois maudite !... ô femme que j'aima ! Tu m'as ravi mon bonheur dans ce monde ; Mon pauvre cœur, en moins d'une seconde S'est défilé... pour n'aimer plus jamais !

Ah ! sois maudite !... un instant l'espérance Vint me sourire et rayonna soudain... Je t'ai vu, quand la main dans la main, Bien loin de nous, tu chassais la souffrance.

Ah ! sois maudite !... ô toi qui m'as tant fait... Tu m'as rendu l'esprit sombre et farouche ; Jamais pardon ne viendra de ma bouche ! Oui, je te hais... et de toi je fais fi !

Ah ! sois maudite ! et que jusqu'à la tombe, Mon souvenir te poursuive toujours ! Tu pleureras, comme moi, nos amours... Que mon malheur sur toi seule retombe !... HENRY-GEORGE.

A Mademoiselle Madeleine P...

LÉON ET LOUISE

Il était bien dix heures, quand je m'éveillai le lendemain du Mardi-Gras. Un rayon bien timide glissait à travers les rideaux de la fenêtre et semblait me dire : « Eh bien, paresseux, on ne se lève donc plus. »

J'étais bien excusable, j'avais si mal aux cheveux...

C'est égal, je ne regrettais pas ma nuit. Quelle nocé ! mes amis, quelle nocé ! avions nous ri, mon dieu, avions nous ri... ! Il y avait surtout ce pendard de Maurice Lamy qui ne cessait de nous exciter. Avec ses grands bras, ses moustaches en crocs, ses cheveux ébouriffés, n'avait-il pas la prétention de vouloir faire du sentiment. Il faut lui pardonner, il était tellement frais...

Oui, messieurs, c'était le prétendu que l'homme est plus passionné, plus sentimental que la femme. Un homme peut mourir d'amour. La femme, c'est autre chose ; c'est un petit animal bien raisonnable, pas toujours gentil ; mais généralement très positif ! — Il divaguait, quoi... il en avait tant absorbé et de tant de couleurs : du madère avant dîner, du bordeaux et du champagne pendant, et de la chartreuse après... enfin, un tas de mauvaises choses qui troublaient la tête et les idées. — Il disait comme un vrai perroquet. — Ta ra ta ta, répondait Léon Dehif ; je prétends, moi, que tu rabâches. Et tiens, justement à propos de ce que tu chantes là, je me souviens qu'il y a quelque chose, par exemple, c'est de... le contraire... attends donc... c'est de... le nom m'échappe... enfin, voici ce que dit un homme qui, probablement s'y connaissait mieux que toi : La femme aime à en mourir. — L'homme tue sa passion et ne se tue pas. Ah ! ah ! qu'en dis-tu... ?

Je dis que c'est un blagueur ! celui

là ; un blagueur ! entendez-vous, vociférait Maurice en s'adressant à tous, et je vous le prouverai... quand vous voudrez... sacrebleu... quand nous voudrons ! tout de suite alors, répondirent nous tous à la fois. — Tout de suite... bégayait Maurice dont le bel enthousiasme commençait à refroidir, non... ça maintenant... non... je vais me cou... coucher.

Gredin va, nous avait-il fait rire. Je pensais à tout cela lorsque la vieille Francine vint me prévenir que le déjeuner était servi et j'allais déjeuner tout en me félicitant d'avoir des amis comme ceux là, gais et bons enfants.

J'avais repris mes occupations habituelles et les autres aussi. Maurice voyageait pour sa maison de commerce, Léon ne faisait rien du tout et moi je potassais je suis sur le point de prendre la succession de M. Moreau pharmacien de première classe. — Il y avait bien quinze jours que je n'avais pas revu mes amis lorsque Maurice tomba comme une bombe dans mon officine. Il était tout essouffé et ses premières paroles furent : Tu sais que Léon se marie ! — Allons donc ! — Puisque je te le dis. — En voilà une blague ! — Ai-je l'air de rire ; je te répète, dit-il énergiquement, que Léon se marie prochainement avec Louise Préal, — cette fille de dix-sept ans qui demeure rue Pont-Bart ; — la fiancée au bal de Mardi-Gras où elle était avec ses parents, poursuivit-il très vite ; la demande a été faite huit jours après — il y a huit jours, quoi, — et le mariage a lieu à la fin de mars (nous étions le 27 février)... attends tu... qu'est-ce que tu as donc à rester là, comme un idiot, est tu changé en statue ?

Pas encore répondis-je, mais ça pourrait bien venir ; qu'un de ces matins j'apprenne que tu te maries aussi et ça y est... As-tu vu Léon ? — Léon ah bien oui ! Il est bien trop occupé, maintenant... tu comprends qu'il faut qu'il fasse la cour à sa fiancée et tout ce qu'on fait quand on est sur le point de devenir un homme sérieux, car il va devenir sérieux... tu ris... il le faudra bien. —

Tout en parlant nous étions sortis. Nous nous étions dirigés machinalement du côté du grand café où nous étions entrés. — Garçon, deux absinthes, commanda Maurice d'une voix de stentor. — Il n'y avait pas dix minutes que nous étions assis lorsque je sentis une main sur mon épaule je me retournai : c'était Léon ! Était-ce bien lui ? J'hésitai à le reconnaître tant il était changé...

C'est moi, dit-il après un silence et comme s'il eût vu mon étonnement, et il s'assit à notre table. — Maurice me regardait avec stupeur et restait bouche bée. — Eh bien ! dis-je en essayant de plaisanter, à quand la nocce ? — La nocce, répondit Léon d'une voix sourde, tu veux dire l'enterrement. Il avait plongé ses doigts dans ses cheveux qui s'ébouriffaient et avait penché la tête comme un homme qui réfléchit.

Eh bien voyons, dit tout à coup Maurice, qu'y a-t-il donc. — Ce qu'il y a, vous allez le savoir... Nous nous aperçûmes alors qu'il était pâle, pâle comme la serviette du garçon de salle ; ses yeux brillaient comme des vers luisants dans la nuit ; il paraissait en proie à une souffrance horrible et s'étranglait la poitrine comme si quelque chose eût voulu se briser en lui. — Nous attendions qu'il parlât...

Avez-vous vu, dit-il tout-à-coup à voix basse, au bal de Mardi gras, une bergère Louis XV ?... C'était Louise Préal, jusque là, ma foi je ne l'avais pas remarquée, mais quand je la vis au bal elle me parut divine. J'obtins d'elle une polka et une valse ; et la polka je fus ébloui, à la valse j'étais fou... fou d'amour... Vous êtes surpris, dit-il en voyant un geste nous échapper, vous trouvez que l'amour m'échappe, veni vite, que voulez-vous c'est comme ça ; je n'avais vu jusqu'à ce jour que des gueuses ; quand je me suis trouvé avec cette enfant si pure, quand je l'ai sentie dans mes bras, se pressant contre moi dans l'enivrement de la valse, la tête m'a tourné et j'ai compris qu'elle devenait une partie de moi-même. Je la revois deux ou trois jours après et je le lui dis sans tergiverser. Elle rougit et me répondit en tremblant qu'elle me verrait avec plaisir en parler à son père. Le lendemain la demande fut faite par ma mère, malgré sa remontrance et ses arguments pour combattre ma résolution. Pauvre mère, dit-il d'une voix plaintive, elle n'a pas d'autre volonté que la mienne...

Bref dit-il après un instant de silence, je fus accepté, je fus accepté, poursuivit-il sourdement ; j'eus la faculté de voir Louise tous les jours. Plus je l'appréciais, plus je l'aimais et je puis le dire, sans faillite, d'autant plus que ce n'est guère le moment d'être fat, elle m'aimait bien aussi... maintenant... tout est fini... elle est perdue pour moi... perdue...

Un sanglot lui monta à la gorge et l'empêcha de continuer. Hier, reprit-il tout-à-coup, je reçus une lettre de son père. Il me disait de ne plus penser à sa fille ; il a changé d'idée, paraît-il. Son correspondant de Rouen sollicite l'honneur d'entrer dans sa famille, ce qui veut dire qu'il demande Louise pour son fils... C'est un parti plus sortable que moi, comme on dit... puis, des circonstances imprévues... des convenances personnelles... des intérêts en jeu... est-ce que je sais moi... C'est ma mort, quoi... ma mort... je ne puis plus vivre sans elle, dit-il, comme se parlant à lui-même, et pas plus tard que ce soir... Il se tut. Nous comprimâmes qu'il méditait quelque chose. Moitié gré, moitié force, nous l'emménâmes dîner avec nous.

Vois-tu, mon cher, me dit Maurice à voix basse, il faut faire attention. Léon a une vilaine résolution en tête, avec son « et pas plus tard que ce soir ». Qu'est-ce ? c'est ce qu'il faut savoir et pour savoir il n'y a qu'un moyen : grisons-le. C'est entendu, répondis-je.

Hier, reprit-il tout-à-coup, je reçus une lettre de son père. Il me disait de ne plus penser à sa fille ; il a changé d'idée, paraît-il. Son correspondant de Rouen sollicite l'honneur d'entrer dans sa famille, ce qui veut dire qu'il demande Louise pour son fils... C'est un parti plus sortable que moi, comme on dit... puis, des circonstances imprévues... des convenances personnelles... des intérêts en jeu... est-ce que je sais moi... C'est ma mort, quoi... ma mort... je ne puis plus vivre sans elle, dit-il, comme se parlant à lui-même, et pas plus tard que ce soir... Il se tut. Nous comprimâmes qu'il méditait quelque chose. Moitié gré, moitié force, nous l'emménâmes dîner avec nous.

Vois-tu, mon cher, me dit Maurice à voix basse, il faut faire attention. Léon a une vilaine résolution en tête, avec son « et pas plus tard que ce soir ». Qu'est-ce ? c'est ce qu'il faut savoir et pour savoir il n'y a qu'un moyen : grisons-le. C'est entendu, répondis-je.

Je dis que c'est un blagueur ! celui

A dix heures il était gris comme trente-six polonais. Il parlait à tort et à travers ; mais ses divagations nous en apprirent assez. Il ressortait une chose très claire, c'est que Louise devait se trouver à 11 heures du soir sur les bords de la Touques, derrière l'usine Duchollier et que Léon devait l'y rejoindre.

Pendant que Maurice reconduisait le pauvre garçon jusqu'à son logis, je courais le remplacer à son rendez-vous. Il faisait noir en diable, à chaque instant je me heurtais à quelque obstacle, j'arrivai enfin. A la lueur d'une allumette je consultai ma montre ; il était onze heures et quelques minutes... tout-à-coup, je sentis deux bras m'enlacer et deux lèvres brûlantes se coller à ma joue : « Léon murmura Louise, c'est donc vous... c'est donc toi... » J'eus un moment d'embarras : « Non, Mademoiselle, dis-je, ce n'est pas Léon, mais... j'entends un cri... j'entends les bras ; je voulais la retenir, lui parler, lui expliquer ma présence à cette heure en ce lieu, la raisonner, lui dire qu'elle était folle, justifier l'absence de Léon, enfin tout. Il était trop tard, Louise était déjà loin, qu'allait-elle penser ! L'accusai-elle pas Léon. Je songeais à la colère de mon pauvre ami lorsqu'il apprendrait que nous l'avions grisé à dessein.

... Hélas, je ne devais plus le revoir. — La semaine suivante, j'appris le mariage de Louise avec le fils du correspondant de son père. — Était-ce donc là le résultat de notre généreuse tentative ! Peut-être... Léon ne donnait plus signe de vie, lorsque le jour du mariage de Louise, je vis arriver Maurice en proie à une grande agitation. Il tenait un papier à la main ; tiens, lis, me dit-il, en se laissant tomber sur un siège : c'était une lettre de Léon.

« Je ne sais si tu as bien fait en l'empêchant de mourir avec moi, écrivait-il, il faut croire que oui puisqu'elle peut être à moi, autre ; pour moi c'est bien fini, je ne veux plus vivre, Adieu. »

Peut-être est-il encore temps, m'écriai-je, courons ! et nous partîmes comme des fous. — En arrivant, nous rencontrâmes la noce qui revenait de l'église. Quand la voiture des mariés fut devant la demeure de notre ami, une fenêtre du premier étage s'ouvrit brusquement : c'était Léon, il était calme et semblait sourire ; un pistolet brillait dans sa main. — Louise ! cria-t-il, je t'aime ! Adieu ! Il fit feu et roula foudroyé. — Louise s'était levée toute blanche, elle tendit les bras vers Léon, poussa un cri déchirant et s'évanouit dans les bras de son époux.

Maurice m'entraîna ; je crois, dit-il, en essayant une arme que je n'avais pas tout à fait tort le soir du Mardi-gras.

Edme P.

ENIGME

Du repos des humains implacable ennemi, Il rend mille amants envieux de mon sort, Je me repais de sang et je trouve ma vie Dans les bras de celui qui recherche la mort.

Solutions du dernier numéro de la « Bavarde ».

Mot de la Charade : « MOUTON »

Ont trouvé les solutions :

Maître Martinax ; Eugénie Sphinx et Rachel Mignon des Jacobins ; margus O. C. d'Atirre ; Draou de Molbas et Suirame Engemellat naturels de la tribu de Nyams-Nyams ; J. manavages en déshé à Magon ; Henri Raubaud à Paris ; Passe-Partout ; A. Figeac ; Louise Dorel, casino de Figeac.

J. L. M. S. à Lyon ; S. L. A. E. à Lyon ; Elisa du Tert. Un pissenot à Paris ; Lady Namite ; Louisa à Paris ; baron La Guilde de Cochet ; les membres du Krach club et Henry de Pourailly à Libourne ; un lecteur du Comtat Venaissin à Villeneuve (Vaucluse) ; la brasserie du Cog noir ; Frédéric et sa poulette à Nîmes ; un encloué de la maison R. et Cie à Paris ; un R. J. C. sans poils à Valence ; Ascanio à Lons-le-Saulnier.

Juan de la brasserie de l'Étoile à Paris ; Raoul de Mandanès à Paris ; Fernand, un client de Virginie à Paris ; Le Petit-Nénet du Puteaux ; le garçon de l'habit en l'air à Paris ; Inféon à Paris ; Chaud-Colas à Paris ; Komako à Paris ; Bockibus à Paris ; Gy-mongane à Paris ; Augustine et son amie Eugénie à Paris ; Georges de Clèves à Bordeaux ; un parrain et sa mascotte à Ste-Foy ; sire Oco ex-abruti de la 134^e et son fumiste Gaston Oswald à Bordeaux ; Raoul de Mahal à Bordeaux ; Agapessor, comte épicière à Nancy ; Passe-Partout à Figeac (Lot).

Un monologue fort réussi. LA LETTRE ROSE, de M. A. DE LAUNAY, vient de paraître à la librairie Ollendorff.

L'idée en est charmante et la forme très gaie : l'interprétation en a depuis longtemps conservée la vogue.

Le FAUBLAS MALGRÉ LUI, d'EMILE BERGERAT, paraît chez PAUL OLLENDORFF.

Ce livre, écrit dans une heure de verve par un styliste de la haute race, débordant de gaieté, exubérant de vie, sans aucune visée philosophique, franchement amusant d'un bout à l'autre, appartient au genre charmant des romans à tiroirs, dont *Manon Lescaut* est le modèle.

L'esprit, l'imagination, la belle humeur, qui éblouissent à chaque ligne du FAUBLAS MALGRÉ LUI, assurent à l'ouvrage d'EMILE BERGERAT, un succès de bon aloi.

Un monologue fort réussi. LA LETTRE ROSE, de M. A. DE LAUNAY, vient de paraître à la librairie Ollendorff.

L'idée en est charmante et la forme très gaie : l'interprétation en a depuis longtemps conservée la vogue.

Le FAUBLAS MALGRÉ LUI, d'EMILE BERGERAT, paraît chez PAUL OLLENDORFF.

Ce livre, écrit dans une heure de verve par un styliste de la haute race, débordant de gaieté, exubérant de vie, sans aucune visée philosophique, franchement amusant d'un bout à l'autre, appartient au genre charmant des romans à tiroirs, dont *Manon Lescaut* est le modèle.

L'esprit, l'imagination, la belle humeur, qui éblouissent à chaque ligne du FAUBLAS MALGRÉ LUI, assurent à l'ouvrage d'EMILE BERGERAT, un succès de bon aloi.

Un monologue fort réussi. LA LETTRE ROSE, de M. A. DE LAUNAY, vient de paraître à la librairie Ollendorff.

L'idée en est charmante et la forme très gaie : l'interprétation en a depuis longtemps conservée la vogue.

Le FAUBLAS MALGRÉ LUI, d'EMILE BERGERAT, paraît chez PAUL OLLENDORFF.

Ce livre, écrit dans une heure de verve par un styliste de la haute race, débordant de gaieté, exubérant de vie, sans aucune visée philosophique, franchement amusant d'un bout à l'autre, appartient au genre charmant des romans à tiroirs, dont *Manon Lescaut* est le modèle.

L'esprit, l'imagination, la belle humeur, qui éblouissent à chaque ligne du FAUBLAS MALGRÉ LUI, assurent à l'ouvrage d'EMILE BERGERAT, un succès de bon aloi.

Un monologue fort réussi. LA LETTRE ROSE, de M. A. DE LAUNAY, vient de paraître à la librairie Ollendorff.

L'idée en est charmante et la forme très gaie : l'interprétation en a depuis longtemps conservée la vogue.

Le FAUBLAS MALGRÉ LUI, d'EMILE BERGERAT, paraît chez PAUL OLLENDORFF.

Ce livre, écrit dans une heure de verve par un styliste de la haute race, débordant de gaieté, exubérant de vie, sans aucune visée philosophique, franchement amusant d'un bout à l'autre, appartient au genre charmant des romans à tiroirs, dont *Manon Lescaut* est le modèle.

L'esprit, l'imagination, la belle humeur, qui éblouissent à chaque ligne du FAUBLAS MALGRÉ LUI, assurent à l'ouvrage d'EMILE BERGERAT, un succès de bon aloi.

Un monologue fort réussi. LA LETTRE ROSE, de M. A. DE LAUNAY, vient de paraître à la librairie Ollendorff.

L'idée en est charmante et la forme très gaie : l'interprétation en a depuis longtemps conservée la vogue.

Le FAUBLAS MALGRÉ LUI, d'EMILE BERGERAT, paraît chez PAUL OLLENDORFF.

Ce livre, écrit dans une heure de verve par un styliste de la haute race, débordant de gaieté, exubérant de vie, sans aucune visée philosophique, franchement amusant d'un bout à l'autre, appartient au genre charmant des romans à tiroirs, dont *Manon Lescaut* est le modèle.

L'esprit, l'imagination, la belle humeur, qui éblouissent à chaque ligne du FAUBLAS MALGRÉ LUI, assurent à l'ouvrage d'EMILE BERGERAT, un succès de bon aloi.

Un monologue fort réussi. LA LETTRE ROSE, de M. A. DE LAUNAY, vient de paraître à la librairie Ollendorff.

L'idée en est charmante et la forme très gaie : l'interprétation en a depuis longtemps conservée la vogue.

Le FAUBLAS MALGRÉ LUI, d'EMILE BERGERAT, paraît chez PAUL OLLENDORFF.

Ce livre, écrit dans une heure de verve par un styliste de la haute race, débordant de gaieté, exubérant de vie, sans aucune visée philosophique, franchement amusant d'un bout à l'autre, appartient au genre charmant des romans à tiroirs, dont *Manon Lescaut* est le modèle.

La librairie Française, 15, rue Malesherbes à Lyon, si connue par sa publication avec primes de la *France illustrée* de Malte-Brun, vient de commencer une nouvelle collection que nous croyons appelée à un grand succès.

Sous le titre de « *Veillées Lyonnaises* », cette librairie met en vente un choix de romans nouveaux, de nos meilleurs auteurs contemporains : Alexis Bouvier, Constant Guéroult, Emile Richelieu, Paul Souffrès, etc. Elle réunit en un fascicule de 40 pages tous les jours. Chaque série est accompagnée d'une prime, qui donne droit sur présentation de 25 bons, à un magnifique tableau géographique, mesurant 75 c. sur 55 c., hagueotte or, monté sur toile d'une valeur de 25 francs au minimum. Ces Tableaux sont remis aux abonnés moyennant 3 francs seulement, port et emballage à la charge du client. Tout abonné peut aussi demander la grande carte de France de Malte-Brun, sur toile et vernie, avec baguettes, moyennant 6 francs au lieu de 15 francs, prix de vente chez les libraires. Envoi franco des deux premières séries, contre 1 fr. 50 c. en timbres-poste. S'adresser à la librairie Française, 15, rue Malesherbes à Lyon.

Al moment des bals, concerts et réunions, nous recommandons tout particulièrement à nos lecteurs *VIERGE DE RAPHAËL* : la dernière valse de Jules Klein, œuvre exquise, adorable, digne des « Fraises au Champagne », et des *Pierrot-fantaisies*.

Après avoir constaté l'écoulement des *Pierrot-fantaisies*, citons au hasard les œuvres les plus mélodieuses et les plus brillantes de Jules Klein : *Royal-Caprice*, gavotte de Louis XV, et les valse : *au Pays-Bas*, *Levres de Feu*, *Pattes de Voleurs*, *Neige et Volcan*, *Cuir de Russie*, *Corise Pompadour*, *Pêche Révé*, *Pizza d'Amore*, *Mille Printemps*, *Pommes des Voisines*, *Petits Soupers*, *Larmes*, etc.

Les polkas si follement entraînantes : *Coup de Canif*, *Cœur d'Artichaut*, *Peau de Satin*, *Tête de Linotte*, *Traite aux Perles*, la jolie mazurka « *Radis Roses* », et « *J.-Klein-Quadrille* », font toujours les délices des bals élégants.

Chaque œuvre franco contre 2 fr. 80 en timbres-poste. (Même prix pour les valse châtées *Parfums Capiteux*, *Pizza*, *Fraises au Champagne*). Paris, Colombine, Éditeur, rue Vivienne, 6.

LE PARTI OUVRIER SOCIALISTE FRANÇAIS, quoique nous n'en pensons pas, monte et grandit. Les fédérations deviennent tous les jours plus fortes ; à chaque nouvelle élection, le nombre de ses voix augmente, dans plus de 15 villes il a déjà réussi à faire passer des siens au conseil municipal.

Par ses orateurs, il domine dans les réunions populaires, en un mot il s'impose de plus en plus aux préoccupations de l'opinion publique, pour tant peu le connaît-on. Un de ses meilleurs écrivains, B. MALON ancien député, ancien membre de la commune, dont l'*HISTOIRE DU SOCIALISME* est en cours de publication, s'efforce d'en donner une idée exacte. Dans un premier volume, LE NOUVEAU PARTI à lui connaître ses nouveaux principes dans un second, que publie également DEBAYÈS éditeur, 32, rue d'Angoulême, il expose avec exactitude et talent LA POLITIQUE DU PARTI OUVRIER c'est le sous titre du Tome II DU NOUVEAU PARTI que l'Éditeur met en vente aujourd'hui.

Nous ne saurions assez recommander à tous ceux qui suivent la politique contemporaine de se procurer cet utile et intéressant ouvrage.

LA MARÉCHALE, par Alain Bauguenne, paraît chez Paul Ollendorff.

Le titre, très transparent, les personnages très facilement reconnaissables de ce roman essentiellement parisien, rappellent aux lecteurs un procès célèbre tout récent, qui a mené grand tapage. Alphonse Daudet a écrit une charmante préface pour ce nouvel ouvrage de l'auteur de *L'écuyer* et des *Ménagères*.

CULOTTES ROUGES, de M. A. DE LAUNAY, vient de paraître chez OLLENDORFF. Ce charmant volume, illustré de 68 croquis dans le texte par O'Bry, et d'une ravissante couverture d'Henriot, est une sorte de roman militaire à bâtons rompus des plus agréables.